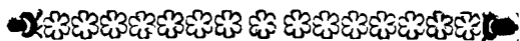




JOURNAL
LITERAIRE,

Octobre 1749.



ECLAIRCISSEMENTS

Sur les Pharisiens qui vinrent au Batême de
JEAN, *Matth. III. 7.*

MONSIEUR,

Nous entendimes dernièrement, vous
& moi, un bon Sermon sur ces
paroles de Jean Bapiste, *Faites des
fruits convenables à la Repentance* *. Après a-
voir rendu justice au Prédicateur, je vous
dis en partant, que je ferois seulement une
petite Remarque, qui n'oteroit rien à la solidi-
té du Discours que nous venions d'entendre,
& qui n'étoit que de pure Critique.

R

Orateur

* *Matth. III. 8.*

rateur entrant en matière, nous avoit dit, come tous les Interprètes l'établissent, que l'Exhortation de Jean Bâtiste, & les Censures qui l'accompagnent, s'adressoient aux Pharisiens & aux Saducéens qu'il venoit de batiser. Je relevai cette Proposition come fort douteuse, je vous dis, que j'avois lû un Auteur, qui détruisoit assez bien, à ce qu'il me sembloit, le sentiment ordinaire là dessus. Nous étions au milieu de la rue, lieu peu comode pour discuter cette matière, & il me faloit même un peu de tems pour rapeller ce que j'avois lû. Je me contentai donc de vous promettre de vous en rendre raison au premier jour. Je m'aquite aujourdui de ma promesse.

Il n'est pas surprenant, qu'à la première lecture du III. Chapitre de St. Matthieu, on ait crû, que quelques Pharisiens & quelques Saducéens étoient venus trouver Jean Bâtiste dans le Désert pour se faire batiser, & qu'ensuite ce Saint Home leur ait fait une forte Exhortation mêlée de censures assez vives. La Narration de l'Evangeliste semble d'abord conduire là: Jean prêchoit & batifoit dans le Desert, dit il. Les Habitans des Villes voisines, venoient en foule pour recevoir le Batême. *Mais voiant plusieurs des Pharisiens & des Saducéens qui venoient à son Batême, ajoute-t-il, il leur dit: Race*

de Vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir? Faites donc des Fruits convenables à la Repentance,

On croit voir clairement dans ce Narré, des Pharisiens batisés, censurés & exhortés à changer de vic. Aussi tous les plus habiles Critiques ne l'ont pas entendu autrement. *Grotius, Le Clerc, les Traducteurs de Berlin* sont tous unanimes. Cependant il y a de fortes raisons de douter, qu'ils aient bien pris la pensée de *St. Matthieu*.

Tout le monde fait, que peu de tems avant la venue de *J. C.* on vit paroître en Judée, un Home vénérable, qui excita l'attention du Public. Il étoit de Race Sacerdotale, sans être pourtant entré dans aucun Corps de Sacrificateurs. Il menoit une vie austere & retirée. Il n'habitoit pas les Villes, & son séjour ordinaire étoit la Contrée que les Juifs apelloient le *Désert*. C'étoit un endroit inculte, qui ne servoit tout au plus qu'au Paturage. La grande idée qu'on avoit de lui, excitoit l'admiration des Peuples qui venoient en foule l'écouter. Quoi qu'il n'eut pas été formé dans les Ecoles Judaiques, il ne laissoit pas d'être un Prédicateur pathétique, & qui mettoit beaucoup de force dans ses Discours. Il exhortoit les Juifs à changer de conduite, pour se met-

tre en état de bien recevoir le *Messie*, qui alloit paroître. Il prêchoit la Conversion & la Repentance. Il faisoit sentir fort vivement, que la meilleure préparation pour la venue de ce Libérateur, étoit d'avoir une conduite vertueuse & des mœurs réglées.

Il se tenoit sur les bords du *Jourdain*, & il batifloit dans ce Fleuve ceux qui venoient entendre ses Sermons. C'étoit le génie des Orientaux, de représenter d'une manière sensible les choses spirituelles, & de donner des Leçons par certaines Actions symboliques. Le Batême étoit de ce genre. C'étoit une Cérémonie propre à faire sentir l'engagement à se nétoier des fouillures du Vice.

Les Savans font assez partagés sur l'origine du Batême chez les Juifs. Le sentiment le plus vraisemblable est, que c'étoit depuis longtems une coutume parmi eux, que lors que quelque Prophète exhortoit à la Repentance, des gens, qui avoient violé la Loi, il les plongeoit dans l'eau & les lavoit, pour leur faire sentir la nécessité de changer de vie. C'étoit un témoignage public du dessein où ils étoient de se convertir. Quoiqu'il en soit, il est clair, qu'il faut remonter plus haut qu'à Jean Baptiste, pour trouver le commencement de cet usage. Son Batême eut un grand succès. Tous acouroient pour le recevoir. On l'auroit vû d'un tout

autre oeil, s'il avoit été le premier qui l'eut administré. On l'auroit regardé cõme une coutume inouïe. Il est donc très vraisemblable, qu'il étoit apuié sur un ancien usage.

Mais il s'agit précisément de cette Question ; Les Pharisiens & les Saducéens, dont parle St. Matthieu, ont ils suivi la foule, & sont il venus vers Jean, dans l'intention, come les autres, de se faire batiser ? *Jean prêchoit le Batême de la Repentance*, dit St. Marc, *pour obtenir la Remission des péchez* *, Il exigeoit la confession des péchés, qui est le temoignage extérieur du dessein que l'on a de se convertir. Quelle aparence que des Pharisiens aient voulu subir une cérémonie de cette nature ? Ceux de cette Secte avoient une haute idée de leur Sainteté. Le nom de *Pharisiens* qu'ils s'étoient doné, signifie des gens *séparés*, c'est à dire, qui ne doivent point être confondus avec le gros des Pécheurs. On ne conçoit pas comment des gens si remplis d'eux memes, auroient pu se déterminer à venir demander ce Batême, dont le but étoit, de marquer le besoin que l'on avoit de changer de conduite. C'étoit là une démarche humiliante, que leur orgueil ne pouvoit pas souffrir. La haute opinion que les Pharisiens avoient de leurs Lumières & de leur Sainteté, les

* Marc I. 4.

rendit dans la suite les plus grands Ennemis de l'Évangile. C'étoient des gens qui ne pouvoient souffrir d'être instruits, ni d'être corrigés par personne. Pour les *Saducéens*, leur caractère étoit l'irréligion. Ils ne paroissent donc pas non plus avoir été fort disposés à ces Actes de Dévotion qu'exigeoit Jean Baptiste.

Outre que le caractère des *Pharisiens* & des *Saducéens* répugne à la démarche qu'on leur fait faire, le silence de *St. Luc* là dessus mérite beaucoup d'attention. Cet Évangéliste nous parle fort en détail du Batême de Jean, & de ceux qui venoient le recevoir, & dans sa narration, il n'y paroît ni Pharisien ni Saducéen*.

Mais voici quelque chose de plus fort, c'est que dans le VII. Chapitre de son Évangile, il dit expressément, que le Peuple & les Publicains avoient été batisés du Batême de Jean, mais que les *Pharisiens* & les *Docteurs de la Loi* n'avoient pas voulu recevoir son Batême.** Il est vrai, qu'à la

* Luc III.

** Luc VII. 29 l'éloignement que les *Pharisiens* avoient pour le Batême de Jean, a fait croire à Mr. Simon, que le témoignage avantageux que lui rend Joseph, *Antiq. Judaïq* Liv. XVIII. Ch 6 pourroit bien être fourré. On fait que l'Historien Juif étoit Pharisien. Il n'est donc pas vraisemblable qu'il ait parlé si avantageusement de Jean & de son Batême. *Bibliot. Critique de St. Jorc. T. I.*

rigueur on pouroit dire, que St. Luc parle là du gros des Pharisiens, de l'Esprit de la Secte en général, mais que cela n'empêche pas, que quelques Particuliers d'entr'eux n'aient pu se trouver dans des dispositions plus favorables à l'égard de Jean Batiste.

Cependant vous conviendrés, *Monsieur*, que le passage de St. Luc que je viens de citer, qui fait rejeter le Batême de *Jean* par les Pharisiens, fournit déjà une présomption bien forte contre le sentiment ordinaire.

Mais que voudra donc dire St. *Matthieu*, quand il nous rapporte cette circonstance, que *plusieurs des Pharisiens & des Saducéens vinrent au Batême de Jean*? Cela pourroit signifier qu'ils vinrent voir ce qui s'y passoit, ou par curiosité, ou peut-être pour épier cet Home singulier, vers qui le Peuple couroit en foule, à peu près come il est dit souvent dans l'Evangile, qu'ils épièrent *Jésus* dans la suite. Ce grand concours de monde qui venoit se faire batifer excite leur curiosité ou plutôt leur jalousie. Ils veulent voir la chose par eux-mêmes.

Je vous prie, *Monsieur*, de faire attention à l'expression de St. *Matthieu*, pour ne lui pas doner plus d'étendue qu'elle n'en doit avoir. Il dit simplement que ces Pharisiens

vinrent au Batême de Jean *. St. Luc s'exprime tout différemment, pour marquer ceux qui demandoient véritablement le Batême. *Ils venoient à lui pour être baptizés*, dit-il, **. Il n'y a point là d'équivoque.

St. Matthieu n'introduit les Pharisiens que come Spectateurs, & rien de plus. Il ne dit point qu'ils eussent dessein d'être baptizés. C'est gratuitement qu'on leur prête une semblable intention. Il ne paroît pas que cette démarche vers Jean Bapteste change rien dans leur caractère: On peut les retrouver les mêmes dans ce Désert que par tout ailleurs. Ils y ont porté cette haute idée d'eux-mêmes, & de leur sainteté, qui fait l'esprit de la Secte. Je me les représente regardant avec beaucoup de mépris, cette foule de Pécheurs qui venoient avec des marques de repentir, recevoir le Batême de Jean, & sur tout ces Publicains que St. Luc a spécifiés, qui confessoient leurs exactions & leurs injustices. Rapellés-vous, s'il vous plait, *Monfieur*, la Parabole du Pharisien & du Publicain rapportée par St. Luc ***. Au lieu que la Scène étoit dans le Temple de Jérusalem, plaçons la dans l'Auditoire de Jean Bapteste. J'y vois un

* *Epi tò Baptizma.*

** *Elton baptizênai*, Luc III. 12.

*** Luc XVIII. 9.

un de ces Publicains contrits, qui n'ose lever les yeux au Ciel, qui se frappe la poitrine, disant, *Seigneur, aie pitié de moi, qui suis un Pécheur!* Mais d'un autre côté je vois un de ces Pharisiens, orgueilleux qui par un retour de vanité sur lui même, s'aplaudit de n'avoir pas de semblables reproches à se faire, & qui rend graces au Ciel, de ce qu'il n'est pas come le gros de ces Pécheurs, qui venoient se faire batiser, & sur tout come ces Publicains qu'il n'hésite pas à mettre au rang des Homes injustes & voleurs. Voilà les sentimens secrets, que je crois que l'on peut démêler chez eux dans cette occasion, come par tout ailleurs. Mais qu'est-il besoin de doner essor à son imagination, pour tâcher de découvrir ce qui se passoit dans l'intérieur de ces Phariséens, témoins du Batême de Jean? Lisons exactement tous les Evangélistes, & l'un d'eux nous apprendra, que les Juifs lui envoiérent des Députés, pour lui demander qui il étoit, & quelle autorité il avoit pour administrer publiquement le Batême, come il le faisoit. *Or ceux qu'on avoit envoiés, étoient de la Secte des Pharisiens, ajoute cet Evangéliste **. Voilà donc, peut-être, pourquoi ils vinrent vers Jean. Il y a aparence que c'est là la Clé de ce que dit St. Matthieu, que ces gens-

* Jean I. 19-24.

gens-là vinrent à son Bâteme. De bons Critiques ont même remarqué que l'on pourroit traduire qu'ils vinrent contre son Bâteme.

On pourroit peut-être opposer contre cette Députation que je place ici, que les dates ne s'accordent pas. Le Chapitre III. de St. Matthieu finit par le Bâteme de Jésus, ce qui semble insinuer que cette démarche des Pharisiens vers Jean avoit précédé. Cependant l'Évangéliste, qui rapporte cette Députation, fait répondre Jean Baptiste à ces Députés, qu'il avoit vu dans le Bâteme de Jésus, l'Esprit se reposer sur lui en forme de Colombe *, ce qui semble supposer que Jésus avoit été baptemisé avant que se fit la Députation. St. Luc dans le III. Chap. semble de même placer le Bâteme du Sauveur après cette Prédication de Jean Baptiste **.

Mais cela n'arrêtera point, si l'on fait attention à une Remarque qu'ont fait tous les bons Critiques, & qu'il est bon de rappeler souvent; c'est que les Évangélistes ne se piquent point d'arranger scrupuleusement les Événemens dans leur ordre précis, & de les placer toujours dans leur Histoire au véritable tems qu'ils sont arrivés. Rien de plus

CO-

* Jean I. 32.

** Luc III. 21.

comun que d'y voir des faits déplacés, transposés ou datés d'une manière vague. On en a un exemple bien marqué dans le comencement de ce même Chapitre III. de St. Matthieu. *En ce tems-là parut Jean Bapiste*, dit-il. *En ce tems-là*, c'est-à-dire pendant que Jésus étoit encore à *Nazareth*, par où finit le Chapitre précédent, de sorte que *ce tems là* peut marquer un espace de 27. ou 28. Ans. C'est que les Evangélistes s'expriment d'une manière populaire. Quand même on prendroit à la rigueur les expressions de St. Matthieu, elles n'auroient rien de contraire à l'Ordre Chronologique que j'établis. Voici, s'il vous plaît, comment il lie le Batême de J. C. avec la Prédication de Jean Bapiste. *Alors*, dit-il, *Jésus alla trouver Jean* *. Il ne dit pas que Jésus y alla *après* ce qu'il venoit de raconter, mais qu'il y alla *alors*, *en ce tems-là*, c'est-à-dire pendant que Jean bapistoit au Desert, ce qui a une grande latitude. St. Luc explique fort bien la chose. Il dit que Jésus vint vers Jean, *dans le tems que tout le Peuple se faisoit baptiser* **.

Mais, *Monsieur*, s'il vous arrivoit d'avoir affaire à des gens qui ne voulussent point se paier de ces raisons, & qui par un respect mal-

* Matth. III. 13.

** Luc. III. 21.

mal entendu pour les Evangélistes, prétendoient absolument, que le Batême de J. C. ait suivi la venue des Pharisiens vers Jean, & opposés leur un Evénement qui dans St. Luc précède immédiatement le Batême de J. C. C'est la prison de Jean Bapliste, qui fut suivie de sa mort. Vous leur fermerés la bouche en leur demandant, si Jean auroit pû baptiser Jésus après qu'Hérode lui eût fait couper la tête? Tenons nous en donc à ceci, que quand les Pharisiens, dont parle St. Matthieu, vinrent vers Jean, ce n'étoit point dans l'intention de recevoir son Batême. Ils venoient au contraire pour s'y opposer, en conséquence de la Commission dont la Sinagogue les avoit chargés.

Il est vrai que dans le Discours de Jean Bapliste, il y a quelques endroits qui paroissent contraires à ce sentiment. Si ces Pharisiens ne reçurent pas le Batême, d'où vient qu'on leur dit, *Qui vous a appris à éviter la colère à venir?* & ce qui est plus fort encore, *Je vous baptise pour vous porter à la Repentance**. Il faut avouer, *Monsieur*, que cette objection paroît d'abord embarrassante & propre à me faire reculer. *Olearius*, Professeur de *Leipsic*, qui le premier combattit le sentiment ordinaire du Batême des Pharisiens, & à qui je dois

* Matth. III. 8. 11.

dois les principales raisons que j'ai alléguées jusqu'à présent, a eu besoin de tout son génie pour se tirer de cette difficulté. Il y répond d'une manière fort ingénieuse, mais qui dans le fond est plus subtile que solide *.

L'embaras où s'est trouvé ce Savant, vient de ce qu'il n'a pas poussé sa découverte jusqu'au bout, & qu'il s'est arrêté à moitié chemin. Ce n'étoit pas assez de dire que ces Phariséens ne furent pas baptes, il falloit ajouter, que ce n'est pas non plus proprement à eux que s'adresse ce Discours si fort & si véhément de Jean Baptiste, mais aux Troupes qui venoient se faire baptes. La chose est évidente par la narration de St. Luc. *Jean disoit aux Troupes qui étoient venues pour être baptes, Race de Vipères, Qui vous a appris à éviter la colère à venir?* Et après avoir raporté le même Discours que St. Matthieu, il ajoute, *que les Troupes répondirent à Jean, Que ferons-nous donc **?*

L'Evangéliste pousse ici sa Narration plus loin que St. Matthieu. Il nous apprend que sur cette demande du Peuple. *Que ferons-nous donc?* Jean Baptiste donna à chaque état des Conseils particuliers. Il dit aux Publicains qui

* G. Olearii Observationes sacrae in Evangelium Matthæi. 1713.

** Luc III. 7. 10.

qui s'étoient fait batifer, qu'ils ne devoient rien exiger au delà de la taxe, qu'ils ne devoient pas user de trop de rigueur. Il dit aux Soldats, qu'ils devoient se contenter de leur paie, & n'opprimer personne. Mais nous ne voyons pas que Jean donne aucun Conseil aux Pharisiens, qui auroient eu plus besoin encore de quelque leçon particulière, s'ils avoient pris ce Saint Home pour leur Directeur. Cependant St. Luc ne parle d'aucune règle donnée précisément pour eux. Bien plus, dans toute sa narration, on ne voit même paroître aucun Pharisien.

Autre preuve que le Discours de Jean ne s'adresse point à eux, mais au Peuple. *Ne prétendés pas dire en vous-mêmes, c'est Abraham qui est nôtre Père*, leur dit-il *. Cela ne convient bien qu'au Peuple, qui effectivement se glorifioit sans cesse de cette origine. Les Pharisiens, quand ils vouloient se faire valoir, ne se confondoient pas ainsi avec toute la Nation. Ils vantoient la sainteté de leur Secte, ses austérités. Ils se rehaussaient par quelques prérogatives qui leur étoient particulières.

Figurés-vous, je vous prie, *Monsieur*, qu'il s'agit de faire une censure à quelques Religieux de la Trape, trop pleins d'eux-mêmes.

* Matth. III. 9.

mêmes, & que quelque Visiteur de l'Ordre, Home d'ailleurs sage & judicieux, en fut chargé, il ne s'aviferoit pas de leur dire pour rabatre leur orgueil; *Ne vous en faites pas trop acroire, sous prétexte que vous êtes nés dans l'Eglise Catholique, qui se vante de son Antiquité, de son Universalité, & de divers autres titres fort honorables.* Un Moine de la Trape n'est pas fort flaté par les avantages qui se partagent avec le plus vil Artisan de la Communion Romaine. Ce Visiteur, en Home sensé, come nous le suposons, ne s'arrêteroit point à de semblables généralités. Mais voici à peu près ce qu'il diroit à ces Solitaires préfontueux, *Ne prétendés pas vous faire trop valoir par vos austérités, vos jeunes, votre solitude, votre silence; si avec tout cela vous n'avez pas l'humilité, la Charité, ces Vertus à quoi JESUS-CHRIST dit qu'on reconoitra ses Disciples, vous n'avez qu'une vaine aparence de Christianisme.* Les Pharisiens à l'égard de leurs mortifications ressembloient à ces Religieux. Il faloit donc leur faire sentir que leurr austérités, leur dévotion extérieure ne devoient pas leur doner une si haute opinion d'eux mêmes, & de leur sainteté.

Voici donc coment je croi qu'il faut entendre la Narration de St. Matthieu. *Les Habitans de Jérusalem & des autres lieux venoient vers Jean. Ils confessoient leurs péchés,*

Et ils étoient baptes dans le Jourdain. Ce Saint Home remarqua un jour des *Pharisiens* & des *Saducéens*, qui venoient voir cette Cérémonie, ou par curiosité ou come Députés de la Sinagogue, & il en prit occasion de faire ce Discours au Peuple. *Et il leur dit*: Cela doit se rapporter à ceux qui avoient été baptes, & non aux *Pharisiens* simples Spectateurs de la Cérémonie. Quoi que ce soit d'eux que l'Evangeliste vient de parler immédiatement, *il leur dit* ne doit se rapporter, ni aux *Pharisiens* ni aux *Saducéens*, mais à ceux qui font le sujet principal, c'est à dire le Peuple qui recevoit le Batême. Il y a cent exemples dans l'Ecriture de ces rapports un peu éloignés. Je n'en citerai qu'un seul, afin de ne nous pas trop arrêter à ces petites discussions grammaticales. Voies, je vous prie, le X. Chap. des *Actes des Apôtres*. Dieu dit en vision à *Corneille* d'envoier des gens à *Joppe*, pour faire venir *Simon Pierre*, qui étoit logé chez un certain *Simon Corroieur*. C'est lui, ajoute le Texte, qui vous dira ce qu'il faut que vous fassiez *. Ce n'étoit point ce *Simon*, dont on vient de parler immédiatement, qui devoit doner les instructions à *Corneille*, mais *St. Pierre*. Cet Officier, malgré la rigueur grammaticale, ne s'y méprit pas, come ont fait nos Interprètes à la Narration de

* Act. X. 5. & 6.

St. Matthieu. Il s'adressa non au Corroieur, mais à l'Apôtre.

Quoi que Jean Batiste ne fit pas son Discours proprement aux Pharisiens, on sent assez qu'il ne devoit pas être fâché qu'ils l'entendissent. Il prit même son tems pour faire ce Sermon au Peuple, lors qu'il les vit paroître. C'étoit leur faire des leçons indirectes. En censurant si vivement le Peuple de sa corruption, une partie du reproche retomboit sur ses Conducteurs. D'ailleurs il juge convenable que des gens qui avoient le cœur aussi gaté que les Pharisiens, de même que les Saducéens qui étoient une sorte d'Epicuriens, entendent les Jugemens de Dieu qu'il va dénoncer à la Nation entière, si elle ne se corrige incessamment. Il y avoit là de quoi engager des gens que la curiosité avoit attirés dans ce Désert, à rentrer en eux-mêmes, & à réfléchir sérieusement sur leur conduite.

Cette seconde vüe, cette intention indirecte, que je suppose à Jean Batiste dans son Discours, pourra aussi aider à dissiper un scrupule qui restera encore à bien des gens sur l'explication que je propose. Outre l'Objection tirée de la Construction Grammaticale du Texte de St. Matthieu, on en fait une autre, qui peut en imposer à bien des gens.

Elle se tire de l'âpreté de la Censure que fait Jean Batiste. Il débute par le titre odieux de *Race de Vipères*, qui dans l'Évangile paroît affecté aux Pharisiens. Tout le reste du Discours assortit parfaitement ce début. Or on ne conçoit pas que ce Prédicateur puisse traiter si durement de bones gens qui venoient à lui par de louïables motifs, qui avouoient leurs fautes, & qui marquoient le dessein qu'ils avoient de se convertir. Ce ton de rigueur a contribué, peut-être plus que toute autre chose, à faire apliquer aux Pharisiens des leçons si amères. On a jugé que c'étoit-là leur véritable place.

Mais, *Monsieur*, il y a bien des Remarques à faire sur cette sévérité, qui vous pourroit sembler être poussée trop loin. Jean Batiste paroissoit sur le pié de Prophète. Il prend le ton & les manières de ces Anciens Envoies de Dieu. Il imite leur fermeté & leur courage à dire les vérités aux Pécheurs. Come eux, point de laches ménagemens pour les Vicieux. En particulier il avoit pris *Elie* pour son modèle. On nous le dépeint habillé d'une façon grossière, come cet ancien Prophète, mais sur tout il imitoit son zèle à parler aux Rois mêmes, d'une manière fermée & courageuse. *Zacharie* son Père avoit prédit qu'il viendroit animé de l'Esprit d'Elie*. Et

* Luc l. 17.

J.C. avoit dit qu'il étoit un autre *Elie* * parce qu'on y retrouvoit son Caractère. La Nation Juive étoit fort corrompue quand Jean comença à prêcher. Ces fortes censures semblent regarder le Peuple en général.

Mais ne devoit-il pas distinguer du gros de la Nation, ceux qui venoient à lui pour se faire batiser, qui confessoient leurs péchés, & qui témoignoit qu'ils vouloient les abandonner ? On peut dire là dessus que cette forte exhortation avoit précédé ces marques de repentance, & leur Batême. A quoi l'on doit ajouter que peut être plusieurs de ceux qui venoient vers Jean n'étoient pas dans d'aussi bones dispositions qu'ils nous le paroissent. Ils pouvoient s'imaginer que le Batême seul leur procureroit le pardon de leurs péchés, à peu près come les Païens croioient que leurs ablutions expioient leurs crimes & les en nétoioient entièrement. *Ovide* lui même s'est moqué de cette idée superstitieuse: *Crédules que vous êtes*, leur dit-il, *vous vous imaginés qu'en vous plongeant dans un Fleuve, vous pourrés expier vos mauvaises actions* **. Jean Batiste nous infinue que ceux à qui il parle pensoient quelque chose de sem-

S 2

blable,

* Matth. XVII. 10.

** O nimium faciles, qui tristia Crimina cœdis,
Tolla flumineâ possè putatis equâ.

Fa. l. Lib. II. V. 45.

blable, quand il leur dit, *Faites donc des fruits convenables à la Repentance.* Il leur marque clairement par là, que le Batême ne fuffisoit pas, & qu'il falloit se mettre en devoir de changer de vie.

Enfin il y a beaucoup d'aparence, que c'est la présence des Pharisiens qui fait que le Prédicateur le prend sur un ton si haut. Une Censure si véhémence adressée au Peuple ne pouvoit que réjaillir sur ses Conducteurs. On appelle proverbialement cet innocent artifice, *Battre le Chien devant le Lion*, que *Frederic* explique ainsi dans son Dictionnaire: *C'est lors que quelqu'un a mérité d'être repris, dit-il, & que son rang ne permet pas de le faire directement; on reprend quelque autre devant lui, afin qu'il s'en fasse l'application.*

Malgré la Règle sévère qui défend aujourd'hui de parler Proverbe, je crois, *Monsieur*, que vous me permettrés bien d'employer celui-ci. Si j'expliquois en Chaire ce Chapitre de St. Matthieu, je ne me donerois pas cette licence. Mais dans le stile simple & familier, tel que doit être le stile épistolaire, ce seroit pousser trop loin la délicatesse que de n'y vouloir souffrir aucune façon de parler proverbiale. Elles sont quelquefois fort comodes, elles ont l'avantage d'expliquer d'une manière concise & abrégée, ce qui autrement de-

demanderoit beaucoup de paroles. Après tout la nécessité où je me suis trouvé d'employer ce Proverbe doit lui tenir lieu de Passeport.

Dès que nous suposerons que Jean a eu cette vûe indirecte, nous ne devons plus être surpris, si en començant son Sermon, il qualifie ses Auditeurs de *Race de Vipères*. On voit bien que c'est une allusion au reproche qui est si souvent fait aux Juifs dans l'Evangile, d'avoir dans tous les tems persécuté les Prophètes, jusqu'à leur ôter quelquefois la vie. Ce reproche étoit bien dans la bouche de Jean Bapliste, puis qu'il paroïssoit lui même sur le pied de Prophète. J.C. rapelle sur tout ce Crime aux Pharisiens*. Une des raisons qui engagent donc Jean à doner ce titre odieux à ses Auditeurs, c'est qu'il aperçoit parmi eux quelques Pharisiens. On peut faire usage ici d'une Remarque de *Dom Cabnet*, qui dit que le Prédicateur, ou par son geste ou de quelque autre manière, faisoit entendre qu'il en vouloit principalement à ceux de cette Secte qui s'étoient mêlés dans la foule.

Voilà, *Monsieur*, coment je croi qu'il faut prendre ce qui est dit des Pharisiens dans ce III. Chap. de St. Matthieu. Vous sçavez

* Matth. XXIII. 31.

savés, que pour bien entendre quelques endroits du Nouveau Testament, il faut avoir recours à une Harmonie, pour voir ce qui se trouve là dessus dans les différens Evangélistes, & joindre ensemble tout ce qu'ils en disent. Mais il me semble, que pour ce cas-ci, il y auroit encore un certain ordre à observer en consultant les Evangélistes. Je voudrois comencer par St. Luc, en faisant une abstraction entière de ce qui se trouve dans St. Matthieu. En lisant cet Evangéliste, que j'indique le premier, il paroitra clairement que le Peuple vint en foule au Désert pour être batisé par Jean, & qu'il leur fit le Discours qui comence par *Race de Vipères*. Pas un mot des Pharisiens ni des Saducéens, mais bien de quelques Publicains & de quelques Soldats qui vinrent se faire batiser. On consultera après cela St. Matthieu, où l'on trouvera les mêmes choses pour le fond, mais qui y ajoute cette circonstance, que quelques Pharisiens & quelques Saducéens parurent un jour à ce Batême, qu'ils y survinrent dans le tems que Jean alloit comencer le Discours rapporté par St. Luc, & qu'ils y assistèrent. Il paroitra qu'ils ne font là qu'incidemment, puis que St. Luc ne fait aucune mention d'eux. On doit conclure de ce silence, qu'ils n'étoient point là

dans

dans le deſſein de ſe faire batiſer. Qu'y venoient ils donc faire ? St. Jean l'Evangeliſte nous en inſtruira fort en détail. Ils venoient ſ'acquiter d'une Comiſſion dont le grand Conſeil des Juifs les avoit chargés. Tout eſt éclairci en rapprochant ainſi ces trois Evangeliſtes. Je n'ai rien dit de St. Marc, cependant il n'eſt pas inutile de le conſulter auſſi. Come St. Luc il ne dit rien des Phariſiens, & ce qu'il nous marque de la nature du Bâteme de Jean, fait bien ſentir, que les Phariſiens que St. Matthieu a introduits, n'étoient point là pour ſe faire batiſer. Il dit que le Bâteme que Jean adminiſtroit étoit *le Bâteme de la Repentance pour obtenir la remiſſion des Péchés* *. Et les Phariſiens ſe mettoient au rang de ces *Justes qui n'ont pas beſoin de Repentance*.

Il me ſemble que, par cette méthode, cet endroit de l'Evangile ſera ſuſſamment éclairci. Si vous y trouviés encore quelque choſe qui vous embarraſſât, vous pourrés conſulter la *Bibliothèque Angloiſe*, où un Anonyme a expliqué ce Chapitre de St. Matthieu dans le ſens d'*Olearius*, & l'a même mis dans un nouveau jour **.

Mais, dirés-vous peut-être, que gagne-t-on

* Marc I. 4.

** Biblioth. Angloiſe, Tom. X. p. 117.

à cette nouvelle explication ? Y apprend-on quelque Vérité importante de la Religion , que l'on ignorât auparavant ? Un Théologien m'a fait cette espèce d'objection, il n'y a que peu de jours. Il faut y répondre.

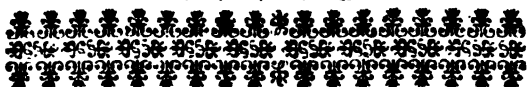
Par là on concilie St. Matthieu & St. Luc, qui autrement ne se trouvent point d'accord. Selon l'explication ordinaire, l'un dit, que ce Discours de Jean Baptiste fut fait aux Phariséens & aux Saducéens qui étoient venus se faire baptiser ; l'autre dit qu'il s'adressoit au Peuple qui venoit recevoir le Batême de Jean , & ne fait aucune mention ni de Phariséens ni de Saducéens.

La Prédication de Jean Baptiste gagne encore beaucoup à cette nouvelle ouverture. Rien n'est plus vague que ce Discours, si on le suppose adressé aux Phariséens. On n'y trouve rien qui leur convienne proprement, point de traits caractéristiques, rien de particulier pour eux. Que de choses à leur dire, & que J. C. presse si fortement, sur leur hypocrisie, leur orgueil, leur avarice ! Un Prédicateur, qui ne dit que des généralités, ne sera jamais regardé comme habile & propre à faire des Conversions. Cependant St. Luc nous représente Jean Baptiste comme un Prédicateur distingué, & sur tout comme un sage Maître, qui donne des leçons & des conseils
trés

très bien adaptés à ceux qui se soumettent à sa direction. On peut en juger par les règles de conduite qu'il donne aux Publicains & aux Soldats.

Quand nous ne trouverions pas tous ces avantages, dans la nouvelle Explication, on peut dire qu'en général il est toujours satisfaisant de bien entendre les Auteurs que l'on lit, à plus forte raison les Auteurs sacrés. Quand on en a manqué le sens, & que l'on s'avise de raisonner là dessus & d'en tirer des conséquences, on est sujet à faire bien des écarts. C'est ce qui est arrivé au Père Lami sur ce III. Chap. de St. Matthieu, entendu à la manière ordinaire. Il a donné une Harmonie ou Concorde de l'Évangile fort différente de celles qu'on voit ordinairement. Il y veut établir que J. Batiste a été emprisonné deux fois, l'une par le Sanhédrin, & l'autre par Hérode. *Il le fut, dit-il, par le Sanhédrin, parce qu'il avoit repris les Pharisiens avec trop de force, jusqu'à les appeler Race de Vipères**. Le principe étant faux, ce qu'il a bâti dessus ne peut être que ruineux. Je suis &c.

* Voyez Journal des Savans, 1650. p. 41. Edit. in 4to.



NOUVEAUX ECLAIRCISSEMENTS

Sur le Martire de la LEGION THEBE'ENNE.

VOus voulés, *Monsieur*, que je vous dise ma pensée sur la Défense du Martire de la *Légion Thébéenne*, que l'on vient d'oposer aux doutes qui avoient été publiés dans le *Journal Helvétique* *. On a doné des Extraits de cette Réponse dans divers Mois de ce même Journal **.

Je pourrois m'excuser d'abord, en vous représentant qu'il ne convient pas d'entretenir si souvent le Public de la même matière. Le goût d'aujourd'hui n'est pas de revenir plusieurs fois au même sujet, pour le mieux approfondir. On appelle cela s'y apesantir, & c'est assez de l'éfleurer, pour doner lieu à la variété, requise plus que toute autre chose dans les Ouvrages périodiques. On se révolte sur tout contre ces Disputes composées de répliques & de dupliques. Elles sentent trop la Plaidoicrie, & on n'hésite pas à les renvoyer au Barreau. Il faut donc s'acomoder
 au

* Mai 1746.

** Mars, Avril, Mai, Juin & Juillet. 1749.

au goût dominant, & traiter légèrement les sujets les plus intéressans. Autrement on peut s'affurer de n'être point lû par les trois quarts des Lecteurs. C'est travailler en pure perte, que de composer pour n'être point lû. Cependant il y a encore quelques personnes, qui, come vous, veulent conoitre un sujet par toutes ses faces, & qui sur un point d'Histoire Ecclesiastique aussi important que le Martire en question, veulent favoir à quoi s'en tenir. Ils n'aiment pas qu'on le traite à demi, & ils exigent qu'on leur expose les raisons de part & d'autre, jusqu'à-ce que la Question soit suffisamment éclaircie. Il semble qu'on ne sauroit refuser à ces bons Esprits, à ces Esprits solides de les servir à leur manière.

En leur faveur, j'ai encore consulté le Savant dont je vous ai parlé précédemment. Je l'ai prié de lire les Eclaircissemens venus du Valais, & de nous doner ses Remarques là dessus. Pour ne pas le rebuter, je l'ai laissé le Maître de le faire d'une manière aussi abrégée qu'il voudroit. Il m'a pris au mot, & ne m'a doné que quelques pages d'écriture. Peut-être auroit-il dû un peu plus développer ses pensées. Mais ces Remarques sont faites pour vous principalement, & vous entendés à demi mot. Il y aura encore cet avantage dans

dans ce Laconisme ; c'est que ceux qui ne goutent pas beaucoup ces matières , mais qui aussi ne les négligent pas tout à fait , en feront quites pour quelques minutes de lecture.

Avant que de doner le travail d'autrui , je vai hasarder mon petit jugement sur les Eclaircissemens de l'Anonime Valaisan. On doit , ce me semble , lui rendre cette justice, qu'il a fait bien des recherches en faveur de sa Cause , & qu'il a alégué tout ce que l'on peut dire de plus plausible pour réhabiliter ce Martire. Voilà pour le fond. A l'égard de la manière , on doit reconoitre aussi, qu'il écrit avec beaucoup de modération , & même de politesse. C'est ainsi que les honêtes gens doivent disputer. Après tout, ce n'est point ici une Controverse entre l'Eglise Romaine & nous. Nous aurions le même intérêt qu'elle à voir cette Histoire bien prouvée. Elle feroit beaucoup d'honneur à la Religion Chrétienne en général. Mais il y a tant d'autres exemples incontestables du courage & de la fermeté des Martirs Chrétiens, qu'il n'est pas nécessaire de recourir à la fiction, pour grossir la liste de ces généreux Athlètes. Après ce petit Précambule, je laisse parler un plus habile Home que moi.

Dans le *Journal Helvétique* du Mois de
Mars

Mars 1749. pag. 263. le Savant du Valais met le Martire de la *Légion Thébéenne* au commencement du IV. Siècle, & ailleurs précisément à l'an 303. le premier de la Persecution. Cette date, qu'*Eucher* lui même suppose, détruit pourtant la vérité de sa Relation, puis que *Constance Chlore* avoit alors depuis l'an 292. la Gaule, & par conséquent le Valais dans son département, qu'il ne quita qu'à sa mort en 306. *Eusèbe* & *Lactance* disent positivement, qu'il ne versa point de Sang Chrétien, & qu'il se contenta d'abatre les Eglises*. Durant tout cet intervalle, *Maximien* gardoit son département, l'Italie & l'Afrique. Il fit la guerre en Afrique, depuis 295. jusqu'en 300. qu'il revint en Italie, où il s'occupoit à des Edifices publics, & aux préparatifs d'un grand triomphe, dont il partagea les honneurs avec *Dioclétien* en 303. Il ne sortit plus d'Italie jusqu'à son abdication en 305.

Pag. 264. On nous renvoie à la Continuation de la *Vie des Saints*, où l'on doit trouver sur le Mois de Septembre, des *Eclaircissements suffisans pour énerver toutes les Objections qui ont été faites jusqu'ici, contre la réalité de l'Histoire dont-il s'agit.* Mais les Bolandistes dé-

* *Conventicula, id est parietes qui restitui poterant, dirui passus est, verum autem Dei Templum, quod est in hominibus, inlolum servabat. De mortibus Persecutorum, Cap. 16.*

déterreroient-ils des Pièces inconnues aux *Chiflet*, aux *Ruinart*, aux Archives même de l'Abbaye? Sans cela réussiroient-ils mieux que n'a fait le Père de l'Isle?

Pag. 270. Le silence des Anciens sur la Légion Thébéenne ne doit pas être attribué à leur *négligence*, come l'Auteur voudroit nous le persuader. La véritable raison, c'est que *Constance Chlore* ne fournissoit aucun sujet à leurs Mémoires.

Eucher ne mourut pas en 441. come on le dit dans le même endroit. Il mourut pour le plutôt en 449. ou 450. D'où fait-on qu'il fut à Agaune, pour y prendre *des informations*? Il en eut averti ses Lecteurs, & il n'en dit rien du tout. Il ne cite que des Anonimes, qui tenoient le fait d'*Isaac Evêque de Genève*, lequel, à ce qu'il croit, l'avoit ouï dire à *Théodore Evêque du lieu*. Il ne remercie d'aucune information l'Evêque *Salvius*, qui résidoit à Agaune, & il ne lui demande qu'un souvenir dans ses prières; preuve qu'on n'y étoit pas mieux informé qu'on l'étoit à Genève.

P. 271. Les Lombards venus dans le Valais en 574. selon *Marius*, & non en 580, ne détruisirent pas le Monastère & l'Eglise d'Agaune, come le prétend l'Anonime. La Légende d'*Eucher* ne périt point; elle se lisoit à Genève, à Lion & ailleurs. Châque
Eglise

en avoit un Exemplaire. Nôtre Auteur suppose une perte totale, pour faire naître plutôt la Légende du Moine d'Agaune, qui n'est probablement que du IX. Siècle, & que Surius tira de l'obscurité.

P. 277. L'Anonime nous permettra bien de lui représenter, que la Version qu'il nous a donnée de la Légende n'est pas tout à fait exacte. *Eucher* n'affirme pas positivement que les Corps des Martirs furent révélés à *St. Théodore*; mais qu'on le racontoit ainsi, *revelata traduntur*. Il ne dit pas non plus, que dès lors & du vivant de *Théodore*, on bâtissoit l'Eglise à leur honneur. C'est insinuer adroitement que *Théodore* favoit déjà leur Histoire; mais rien ne montre, qu'il ait fait bâtir l'Eglise.

P. 385. N'oublions pas cet aveu que l'Anonime d'Agaune s'est donné pour le vrai *Eucher*. Il n'a pû avoir cette hardiesse que dans un Siècle fort postérieur au VII. & lors que les Exemplaires d'*Eucher* avoient tous disparu.

Avril pag. 388. On s'autorise de la *Vie de St. Romain*. Mais il est bon de remarquer qu'elle n'a été écrite que vers l'an 517. & après la mort de *St. Eugende*. Il se peut aussi qu'on ait fait quelque adition à *Eucher*; celle par exemple, de l'Ouvrier Païen batu par les Martirs. Elle a tout l'air d'un Apendice,

& n'est point dans les Copistes d'Eucher, quoi qu'elle soit dans le M. S. de Chiflet.

P. 389. On fait aller St. Romain à Agaune vers l'an 430. quatorze Ans avant qu'il fut Prêtre, & cela aparemment pour doner plus d'antiquité à l'Eglise des Martirs Thébéens. Mais on ne fauroit prouver que St. Romain ait été à Agaune avant l'an 460.

P. 391. *Les Annales de l'Abaië rapportent que les Lombards aiant fait une irruption dans les Gaules, environ l'an 580. ils ruinèrent de fond en comble l'Eglise & le Monastère. Ces Annales sont trop modernes pour balancer le silence de Marius, qui ne met sur 580. qu'une inondation du Rhone. Elles ne méritent pas plus de foi que les Annales de Genève & la Chronique de Vaud sur une destruction de Genève sous Héliogabale.*

Le faux Eucher est venu après la perte du vrai, connu de Notker, d'Adon & de quelques autres Ecrivains du IX. Siècle, qui comptent tous, come Eucher, 6600. Martirs, au lieu de 6666. du faux Eucher, que l'on persiste à mettre vers l'an 580. sans autre raison que celle du *Chant perpétuel qui continuoit encore*, à quoi l'Auteur lui même fournit une bone réponse, c'est que *Charlemagne venoit de le rétablir.*

Le faux Eucher joint ensemble *Domitien de*

de Genève, & Grutus d'Aoste, Evêques en éfet du IX. Siècle, selon l'ancien Catalogue de Bonivard & Ugheli, mais que l'on chercheroit en vain au VI. Siècle à la fin duquel on met le faux Eucher. Auroit-il osé si tôt altérer le véritable, jusqu'à lui faire dire que Maximien fut envoié contre les Bagandes, que le Pape Marcellin exhorta la Légion à être constante dans la Foi, qu'elle fut massacrée sur le refus de sacrifier, & autres articles contraires à ce qu'on lisoit encore dans les Eglises ?

P. 393. L'intérêt à mettre si haut le faux Eucher paroît ici.

Mai pag. 493. L'objection subsiste toujours. Il est dit d'un côté, que la Légion étoit composée de 6600. Homes; de l'autre côté il est dit, qu'aucun n'échapa, & qu'il y eut 6600. Martirs. Cette juste égalité de nombre marque, au moins dans le sens de la Relation, que *cette Légion étoit toute composée de Chrétiens.*

P. 493. Si tous les Martirs d'Againe ne furent pas de la Légion Thébéenne, par quel hazard le nombre de ces Martirs se trouve-t'il précisément égal à celui des Homes qui composoient la Légion ?

La bone foi demandoit qu'à cette même page, on avouât que l'article *des Martirs d'Againe,*

gaune, & des 318. *martirisés à Cologne est* une addition récente au Martirologe de St. Jérôme.

Jun, p. 554^e Il survient un doute, si cette Eglise, dont parle la *Vie de St. Romain*, n'étoit point l'Ordinaire du lieu, ou la Paroissiale; & si avant Sigismond, il y avoit un *Monastère proprement dit*. La Vie de St. Achive, que nôtre Savant cite, ne parle que d'une habitation de *Laiques, Homes & Femmes* qui vivoient ensemble*. Et St. Séverin ne fut pas proprement *Abé d'Agaune*. Il y demeuroit par dévotion.

P. 586. L'expression de *Grégoire de Tours* doit se rectifier ou s'expliquer par la Vie de St. Achive, dont l'Auteur est mieux au fait.

P. 588. Un Voiage d'Eucher à Agaune n'étoit qu'annoncé. A présent *il est incontestable*, quoi qu'Eucher n'en dise rien, & qu'il eut dû le dire, pour confirmer ses Lecteurs. Sa conversation avec l'Evêque *Salvius* n'est pas moins chimérique (p. 589.) come s'il eut appris de *Salvius*, que *Théodore avoit envoie une Relation à l'Evêque de Genève, dont il pouvoit s'informer en passant par cette Ville &c.* Pas un mot de tout cela dans sa
Lettre

* *Promiscui vulgi comixta habitatio,*

Lettre à Salvius, laquelle insinue plutôt le contraire. Voiez ce qui a été remarqué sur la p. 270. Il dit *nos Martirs*, parce qu'il étoit leur Historien, & les préservoit de l'oubli.

P. 590. *Quelque Légende de St. Théodore* peut dire qu'il ait bâti une *Eglise aux Martirs*. Mais Eucher ne le dit point: Voiez sur pag. 277.

P. 592. Autre Chimère que ces *Lettres* écrites par *Théodore*, ou par quelques *Dévots du Valais* sur ce *Mar ire*. On n'a jamais eu de *Théodore* que sa *Souscription au Concile d'Aquilée en 381*.

Juillet, p. 52. Le fond des *Actes du Concile d'Agaune* peut être vrai, mais les *Actes eux-mêmes*, & les *Donations* ne sont pas authentiques.

P. 53. & 54. La meilleure réponse seroit qu'on a lû LX. pour IX. Jean le Maire, le même qui vint s'établir à Genève, n'est pas un Auteur exact, il se trompe pour *Turin*, & quantité d'autres Villes qui n'obéissoient point à Sigismond, & dont les Evêques suivant une Politique établie, ne pouvoient venir au Concile.

P. 55-59. Subtilité sans fondement, que depuis *Elie*, Successeur de *Théodore*, jusqu'à *Théodore II.* inclusivement le *Siège Episco-*

pal ait été *Sion*, d'où il feroit revenu à *Octodurum*, ou Martigni, jufqu'en 588. que foufcrivit Héliodore, *Epifcopus à Sedunis*, ou *Sedunensis*, cōme on a fait depuis. Les Martirologes, ou les Ecrivains postérieurs ont fuivi l'ufage de leur tems, lors même qu'il s'agiffoit d'un Evêque du V. ou VI. Siècle, & cela même rend fufpects les Actes du Concile d'Againe, où Théodore II. foufcrit, *Epifcopus Sedunensis*, 60. années avant que le Siège eût été transféré à Sion.

P. 61. La *Vie de St. Romain*, laquelle, cōme j'ai dit, n'est que du tems de Sigismond, ne dit point que *la Basilique ait été bâtie par St. Théodore*. Ce prétendu fait intèresse fort nôtre Savant; il l'a gliffé dans fa Version d'Eucher, & il dit à la p. 64. que *c'est le monument le moins équivoque, & qui a subsisté depuis St. Théodore jufqu'à nos jours*.

P. 63. Il n'est pas plus certain qu'Eucher ait donné fa Relation en 436. qu'en 449.

L'Anonime pofe en fait que *du tems d'Eucher, les Peuples du Valais y étoient au moins le double plus nombreux, & que cet Evêque aura trouvé dans Againe la moitié plus de Vieillars qu'il n'y en a aujourd'hui*. Mais le Valais ne doit pas avoir beaucoup changé. Les Mœurs font les mêmes qu'autrefois, & fcs Habitans doivent être auffi nombreux. La Vie n'y est pas

par longue, & come le Climat est le même, il y a aparence que leurs Ancêtres ne vivoient pas plus longtems.

P. 64. Il n'est pas impossible, dit-on, qu'Eucher y rencontrât des Vieillars, qui dans leur jeunesse, avoient oui raconter l'Histoire de la Légion à *d'autres Vieillars témoins oculaires*. Mais il ne s'agit pas de ce qui s'est pû faire, il est question de ce qui s'est fait. *J'ai appris la chose, dit Eucher, de gens dignes de foi, qui la tenoient de St. Isaac Evêque de Genève, lequel je crois, l'avoit oui dire au Bienheureux Théodore*. Or Isaac n'eut pas témoin oculaire; Théodore même qui vivoit en 381. ne le fut pas, & il étoit si éloigné de l'être, qu'Eucher ne fait que par conjecture, si Isaac avoit oui dire la chose à Théodore, forti peut-être de Grèce, ou au moins qui n'étoit pas du Valais.

La Rélation d'Eucher n'a pas même le 4me, c'est à dire, le plus bas degré de *probabilité*, que la Règle de Bolandus exige pour le moins, & que l'habile Valaisan croit y avoir aussi trouvé. *St. Eucher, dit-il, aprit à Genève les circonstances d'une Rélation dressée par un Evêque du Valais presque contemporain du Martire*. On ne fauroit élever plus de Questions en moins de paroles.

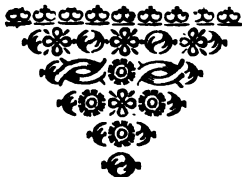
1. Eucher fut-il à Genève pour s'informer ?

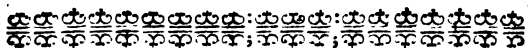
2. Y aprit-il les circonstances d'une Rélation, ou bien, y avoit-il une Rélation par écrit avant la sienne ?

3. Cette Rélation avoit-elle été dressée par un Evêque du Valais ?

4. Cet Evêque, c'est à dire Théodore, étoit-il né dans le Valais, & sa Rélation venoit-elle d'un Témoin oculaire ?

Loin de nous éclaircir sur tout cela, comme Eucher l'eut fait sans doute, il n'en dit pas le moindre mot; il insinue, ou dit même le contraire de quelques Articles.





L E T T R E

*A Mr. F. R** à l'occasion du Discours
suivant.*

VOus m'avez invité, *Monsieur*, à travailler sur le sujet proposé par l'Académie Royale de Berlin. Comme ce sujet m'a paru très beau & intéressant, je me suis fait un plaisir de vous obéir; & je vous envoie un Essai sur cette matière: Vous voyez, *Monsieur*, par la manière dont je vous l'adresse, que je ne suis pas assez présomptueux pour aspirer au prix, quelque honneur qu'il puisse faire à celui que l'Académie en jugera digne. Je sais que pour l'obtenir & le mériter il faut plus d'Esprit que je n'en ai, & des Connoissances fort supérieures aux miennes; mais il est bien permis de s'exercer, & de soutenir son émulation par l'idée flatteuse d'entrer dans la même carrière ou d'excellens Génies doivent courir; au risque même de demeurer loin de ses Concurrents, & du But.

Si j'avois espéré de pouvoir en approcher; j'aurois peut-être fait plus d'efforts. Je me ferois du moins étendu d'avantage dans certains endroits, où je me suis resserré exprès, pour éviter la longueur. Content d'indiquer

Les idées principales, j'ai tâché d'éviter le superflu; au hazard même d'omettre ce que quelques Persones pourroient regarder comme nécessaire. Je n'aurois pas du moins oublié l'Eloge d'un Roi, qui par la délicatesse de son Goût, son amour pour les Beaux Arts, & l'étendue de ses Lumières, fait plus d'honneur à la Couronne qu'il n'en reçoit; d'un Roi qui ne fait des Conquêtes que pour assurer ses Frontières, & qui ne remporte des Victoires que pour doner la Paix; Prince digne d'occuper tous les Talens, come il est l'objet de tous les Vœux; digne d'être le Législateur de ses Sujets, come il en est le Père, & le Bienfaiteur. Ne semble-t'il pas qu'il soit né pour vérifier cette espèce de prédiction d'un Ancien? Un Peuple, disoit-il, fera heureux quand il sera gouverné par un Sage.

L'admiration respectueuse que j'ai pour cet Auguste Souverain m'a entraîné; je reviens à mon petit Discours. Je vous prie, *Monsieur*, de le regarder come une preuve de mon Amitié & de mon estime pour vous. Amateur des Sciences & des Belles Lettres, vous aimez tous ceux qui les cultivent, & vous soutenez leurs progrès par vos Avis judicieux. Vous sçavez que rien ne fait plus d'honneur aux Hommes que les beaux Arts, & que rien ne contribue d'avantage à nôtre

tre

tre bonheur, & à la prospérité des États; en ornant l'Esprit, ils éloignent, & éteignent les Passions; ils nous dérobent à l'oisiveté & à l'ennui qui en est inséparable; ils sont bons dans tous les âges, & utiles dans toutes les Conditions. Vous savez le bel éloge que *Cicéron* fait des beaux Arts, dans l'un de ses Ouvrages; je crois que c'est dans son Oraison pour *Archias*. Comme ce grand Maître enrichit tout ce qu'il touche, on est réduit à se taire, après qu'il a parlé, ou du moins on ne peut que répéter moins heureusement ce qu'il a dit avec élégance.

Je ne saurois m'empêcher de faire ici une Réflexion sur les Matières que les différentes Académies proposent toutes les Années; la plupart sont curieuses, utiles & importantes. Elles contribuent extrêmement à former le Goût, & aident beaucoup au progrès des Arts & des Sciences. Il seroit à désirer que toutes les bones Villes où il se trouve un certain nombre de Gens de Lettres, formaient le même projet. Les talens réunis, & qui ont le même point de vue, ont toujours plus de succès. Les Gens de Lettres sont quelquefois embarrassés sur le choix des Sujets qui méritent leurs Etudes & leur attention. Une Question curieuse ou utile, proposée avec clarté, les détermine & les excite à travailler.

Je suis &c.



DISCOURS

Sur ce sujet, proposé par l'Académie Roiale
des Sciences de Berlin, pour le Prix de
l'Année 1751.

Come les Evénemens qui constituent le bonheur ou le malheur dépendent de la volonté de Dieu, ou, au moins, de sa permission, & qu'ainsi, ce que nous apellons bonheur n'est autre chose qu'un simple nom, dépourvû de toute réalité, on demande si ces Evénemens obligent les Homes à l'exercice de quelques Devoirs particuliers; de quelle nature sont ces Devoirs, & jusqu'ou ils s'étendent?

Cette Question exclut sagement le Hazard, come cause des Evénemens, & les atribüe tous à l'Etre Suprême, come à l'Auteur de toutes choses; à l'unique Source du bonheur ou du malheur. En éfet dès que l'on admet un Dieu tout puissant, tout sage & tout bon, il suit nécessairement qu'il prend soin de ses Créatures; qu'il fait servir son pouvoir à leur bonheur, & qu'il s'intéresse à leur sort. Un Dieu, tel que le concevoient les *Epicuriens*,
qui

qui ne se mêleroit de rien, & qui, envelopé dans ses propres Perfections, ne les développeroit jamais & s'enféveliroit dans une lâche indolence, ne feroit point un Etre tout parfait, puis qu'il manqueroit de deux qualités essentielles à la perfection, qui sont la Sagesse & la Bonté. Seroit-ce être sage que d'abandonner ses Créatures; que de n'établir aucun ordre, ni physique ni moral; ou que de ne point présider au maintien de l'ordre, par des Règles propres à le conserver? Seroit-ce être parfaitement bon, que de créer des Etres intelligens, & de les abandonner ensuite à leur destinée, ou plutôt à leur ignorance, à leur caprice, à la fougue des Passions, & au mauvais usage qu'ils peuvent faire de leur liberté? Que diroit-on d'un Père de Famille, qui, après avoir donné la Vie à ses-Enfans, ne feroit aucun effort pour leur procurer une nourriture nécessaire; pour cultiver leur Esprit, & leur doner une bone Education? Nôtre Créateur seroit-il moins sage que ses Créatures, & seroit-il moins porté à leur faire du bien? Tous les Evénemens dépendent donc de la volonté de Dieu, ou au moins de sa permission, & c'est ce qu'il faut établir.

Pour mettre cette importante vérité dans un plus grand jour, examinons la plus particulièrement.

Les Evénemens dépendent de la volonté de Dieu, ou du Hazard; car ils ne fauroient dépendre des Homes, leur force est trop petite, leur industrie est trop bornée, leurs lumières sont trop foibles, pour produire & pour arranger ce qui est hors de leur portée, & ce qu'ils ne fauroient même prévoir. Ils sont eux même emportés par un tourbillon, qui entraîne tout; & dont le cours impétueux renverse dans un moment ce que la prudence a arrangé avec le plus de soin, & ce que la force des Homes paroît avoir le plus solidement établi. Ils voient les Empires naitre successivement, se succéder dans un tems marqué, fixer dans chaque Siècle, leur grandeur & leur décadence, s'entasser pour ainsi dire, les uns sur les autres, & entraîner dans leur chute, les plus puissans Monarques, les Villes les plus florissantes, les Monumens, qui par leur poids & leur dureté, paroissent être à l'abri de l'Injure des Tems, & devoir résister à la flamme & au fer des Conquérens; mais au milieu de toutes ces Révolutions, une idée inéfaçable de Religion se maintient chés tous les Peuples & leur transmet l'idée d'un Dieu juste, sage & puissant, qui a créé cet Univers. Si les Evénemens ne dépendent pas des Homes, ils ne dépendent certainement pas du Hazard; car
le

le Hazard n'étant rien, il ne fauroit avoir aucune influence sur rien. Nous ne conoiſſons que deux fortes de Subſtances, le Corps & l'Esprit. Dira-t-on que le Hazard ſoit un Corps, ou qu'il ſoit un Esprit? Mais l'une ou l'autre de ces ſuppoſitions ſeroit ſi ridicule, qu'il n'eſt pas néceſſaire de la combattre. Dira-t-on que les Evénemens s'arrangent d'eux-mêmes, ſans ſuivre aucunes règles, & ſans qu'aucun Etre en ait formé le projet & en ait dirigé le cours? Mais ſi nous remontons à l'origine de ces Evénemens, que nous en examinons les ſuites & les effets, nous ſerons convaincus qu'un Etre tout puiffant, & infiniment ſage a préſidé à leur naiſſance, & en eſt l'Auteur. Tout paroît tendre à un but, & à un but digne du Créateur; tout paroît partir d'une main qui tient le tout d'une chaîne immenſe, qu'elle a elle même façonné, & qu'elle fait mouvoir à ſon gré; tout paroît dépendre d'un œil qui contemple toutes les faces de ſon Ouvrage, & qui fait ſervir à ſa beauté, ce que nôtre Ignorance nomme des défauts, ou des imperfections. Il voit les Evénemens les plus éloignés, avec autant de facilité que ceux qui ſont les plus près; il les découvre dans leurs cauſes les plus profondes & les plus cachées; l'Avenir lui eſt préſent; & la Nuit
des

des Siècles les plus reculés n'a rien d'obscur à ses yeux. Il voit que le concours du moral & du physique est digne de sa Sagesse. Il fait servir celui-ci d'instrument, pour ramener l'autre à la Règle quand il s'en éloigne, & come son grand objet est l'ordre, mais l'ordre le plus parfait, par une dispensation trop profonde pour nous être connue, mais dont nous admirons l'usage; il fait servir les Passions même les plus déréglées à l'œconomie & à la beauté de l'Edifice, dont il est le Souverain Architecte. Plus on considère de près & avec attention ses Ouvrages, plus on y découvre d'harmonie & de magnificence: Si le Caprice ou le Hazard y avoient seuls travaillé, au lieu de cet ordre merveilleux que nous admirons, nous ne découvririons qu'un Cahos, qu'un Théâtre de trouble & de confusion, où nulle chose ne seroit en sa place. Nous ne contemplerions que des masses & des ruines; tout nous menaceroit d'une décadence prochaine. Tremblant pour une Habitation fragile & difforme, nous ne craindrions pas moins pour nôtre existence, qui n'ayant point pour Auteur un Etre tout-puissant & tout sage, ne tiendroit à rien, & seroit à chaque moment incertaine.

Mais si, en excluant une Divinité sage & puissante, l'ordre physique ne sauroit se
main-

maintenir, du moins dira-t'on, la Raison entretiendra parmi les Hommes l'ordre moral, & le Monde intellectuel subsistera. On pourroit répondre, que dans l'état actuel où se trouvent les Mortels sur la Terre, l'ordre moral est intimément uni à l'ordre physique; en sorte que si celui-ci venoit à manquer, les Humains dépourvus de tout, abandonés à leur propre foiblesse, tomberoient dans l'affreuse misère. L'épreuve qu'ils feroient de leur impuissance les plongeroit dans le désespoir, & par conséquent dans le désordre moral. Je n'insisterai cependant point sur cette réponse. Je veux pour un moment, que la Raison soit encore écoutée des Hommes, au milieu même du désordre physique; mais qui ne fait que le bruit des Passions n'est que trop capable d'étouffer sa voix! En vain dira-t'elle à l'Avare qu'il ne doit pas chercher son bonheur hors de lui même; que le desir immodéré des richesses est un véritable tourment; qu'un Homme sage est plus riche, dès qu'il possède le nécessaire, qu'il n'est pauvre de manquer du superflu: En vain dira-t'elle à l'Ambitieux que les Dignités & la Gloire après lesquelles il court, n'ont qu'un brillant faux & passager; qu'il poursuit une vaine chimère, qui s'évanouit dès qu'il veut la saisir, & que l'Idole à laquelle il sacrifie,

crisie, écrase souvent sous son poids ses propres Adorateurs. L'un & l'autre fermeront l'oreille à des Exhortations si judicieuses. L'Avare continuera à amasser, sans cesse, sans jouir jamais de rien : Aiant renfermé son Cœur dans son trésor, on ne pourroit le lui arracher sans le déchirer mortellement. Sa vie ne consiste que dans la frivole satisfaction de voir, de contempler, de grossir sans fin, cet Amas d'Or & d'Argent, qu'il ne possède qu'avec inquiétude, qu'il ne quite qu'avec des regrets amers, lors qu'il est forcé de l'abandonner à des Héritiers avides. L'Ambitieux n'est pas plus docile aux Leçons de la Raison. Sans cesse avamé de Gloire & d'Honneurs, il court de conquête en conquête, sans pouvoir se satisfaire. La Terre est trop petite pour remplir la vaste capacité de son Cœur : Il lui faudroit de nouveaux Mondes pour étendre les bornes de son Empire. Il eroit éfacer, par l'éclat de ses Victoires, la témérité ou l'injustice de ses entreprises. Tout ce qui lui paroitra glorieux, il le regardera come légitime. Il aimera mieux être le Destructeur de ses Voisins que le Père de ses Sujets; il n'élèvera l'Idole de sa grandeur, que sur les débris & les larmes des Peuples & des Nations.

On insistera peut-être encore, & l'on dira
que

les Evénemens font enchainés nécessairement les uns aux autres, & qu'ils font affujettis à des Loix éternelles & inévitables. Pour résoudre cette difficulté, il n'y a qu'à suivre l'ordre des Evénemens, & considérer le spectacle qu'ils produisent: Spectacle, où, come nous l'avons déjà remarqué, brille la plus belle harmonie, la plus juste proportion, & la simétrie la plus exacte. Dira t'on, qu'une telle Décoration soit l'effet d'une Nécessité aveugle, & que l'Ordre le plus admirable naisse d'une Cause qui ne conoit point les ressorts qu'elle fait jouer, & qui ignore entièrement ce qui en doit résulter? La plus petite Décoration d'Opera exige une étude & une conoissance détaillée & exacte des Mécaniques; & le magnifique Spectacle de cet Univers sera l'Oeuvre de je ne sai quelles Causes, qui agiront d'elles mêmes, sans savoir ce qu'elles font, & sans être déterminées par une Cause supérieure & intelligente! En vérité, un tel Paradoxe est si insoutenable, qu'il ne mérite pas que l'on s'y arrête. Il y a d'ailleurs une chose qui doit faire sentir tout le frivole de cette Objection; c'est que la plupart des Evénemens ne sont pas moins l'effet des Etres libres &

intelligens, que des Etres matériels & physiques : On peut même prévoir & prédire, assés au juste, quels seront ces Evénemens, en considérant les progrès que forment, & les mesures que prennent les Auteurs de ces Evénemens. Un Plan téméraire, conduit avec précipitation, ou trop de lenteur, est ordinairement suivi d'un mauvais succès ; au lieu qu'un Plan juste & bien concerté, dirigé avec prudence, réussit ordinairement. On peut même juger du succès des Evénemens par le caractère des Auteurs. Il n'étoit pas difficile de prévoir que *Jules Cesar* l'emporteroit à la fin sur *Pompée*, & *Auguste* sur *Antoine*, à considérer la valeur & l'activité du premier, la nonchalance & la présomption du second, la mollesse & la passion éfrenée de *Marc Antoine* pour *Cleopatre*. La Victoire se range presque toujours du côté de la Prudence & de la Valeur. Le grand *Turenne* disoit, qu'il n'avoit jamais perdu de Combat qu'il n'eût quelque négligence ou quelque faute à se reprocher. Qui ne conoit le prix de l'ocasion & de la vigilance ? Qui ne fait ce que vaut une précaution prise ou manquée ? Les François perdirent la fameuse & funeste Bataille de *Pavie*, pour avoir combatu

batu avec trop de précipitation, & n'avoir pas bien observé l'affiète du lieu, & l'arrangement de l'Armée ennemie.

Quoi que Dieu exige, de la part des Hommes, de l'attention & de l'activité, & qu'il veuil'e qu'ils soient *Ouvriers avec lui*; il est certain, cependant, qu'il n'arrive rien sans sa volonté, & indépendamment de sa permission. Il ne met pas toujours la main à l'œuvre, d'une manière expresse & particulière; ses vûës sont aussi simp'les, que les moïens dont il se sert sont riches & magnifiques. Il gouverne tous les Etres par des Loix universelles & immuables, dans lesquelles les exceptions même à ces Loix, s'il y en a, sont comprises. Il est vrai qu'il paroît agir quelquefois d'une façon extraordinaire, & que sa main se montre, pour ainsi dire. C'est ainsi qu'il envoïa son Ange exterminateur, qui tua cent quatre vingt cinq mille Homes de l'Armée de *Sennacherib*. Il paroît aussi qu'il sortit des voïes générales par où la Providence se manifeste, lors qu'il fit operer, par *Moïse*, ces grands Miracles qui mortifierent l'orgueil, & domptèrent l'opiniatreté du Roi d'*Egypte*. L'Histoire profane pourroit peut être nous offrir des cas & des exem-

ples d'une délivrance miraculeuse, où le plus foible est étonné lui même d'avoir triomphé du plus fort, qui succombe sous une main invisible, qui semble le poursuivre, & qui est vaincu par sa propre terreur, plutôt que par l'effort de ses Ennemis. En un mot, on peut considérer l'Etre suprême, sous l'idée d'un habile Ouvrier, qui après avoir fait une Pendule avec la dernière justesse, en laisse mouvoir les rouës & les ressorts : Mais il n'est point esclave de son propre Ouvrage. Il ne s'est pas assujetti de n'y mettre jamais la main. Quand il se déränge, ou lors qu'il veut changer l'heure, il lui est bien permis de tourner l'Aiguille, & d'en varier l'œconomie. En un mot, ce grand Architecte est le Maître absolu de son Edifice ; il n'a qu'à parler & la Terre tremble & est ébranlée ; il n'a qu'à souffler, la Mer la couvre de ses Flots, & les Cieux fuient avec un bruit de Tempête.

Nous venons de voir que Dieu décide souverainement du sort de l'Univers ; qu'il voit dans la naissance des Etats, leurs progrès, leur décadence, & leur chute ; ses Perfections infinies, en particulier, sa Puissance & sa Bonté, quels devoirs exigent-elles

elles de nous ? Nous aiant donné des Loix conformes à nôtre nature, très équitables, à nôtre portée, & qui font nôtre bonheur, nous devons être parfaitement soumis à ses Loix : Deux motifs puiffans doivent nous déterminer à les observer : C'est qu'il a le pouvoit de punir les Transgresseurs de ses Ordres, & de récompenset ceux qui les observent, soit dans cette vie, soit dans la vie à venir, où tous les nuâges qui nous cachent ici bas les voies de la Providence seront dissipés, & où nous serons pleinement convaincus, que tout ce qu'il a fait étoit bon.

Un autre devoir qui est la suite de celui ci, c'est un profond respect pour nôtre Créateur, quels-que soient les Événemens qu'il développe à nos yeux. S'il lui plait de nous éprouver par des revers, nous devons lui faire un sacrifice de nos Biens, & de toutes les comodités de la vie ; persuadez qu'il est assez riche, pour nous récompenser avec abondance, & pour tirer nôtre plus grand bien, de ce qui nous paroît un mal. Nôtre résignation doit être entière & absoluë : *Nôtre Créateur, devons nous dire, conoit mieux que nous mêmes nos propres besoins ; ses vûës sont*

parfaitement sages ; il nous aime ; il ne nous abandonnera point ; il nous soutiendra dans nos disgraces , & sa force suppléera à notre foiblesse.

Si, au contraire, la Volonté de Dieu est de nous combler de prospérités, & de tourner les Evénemens à nôtre avantage, nous devons le remercier, & lui rendre graces, comme au seul Auteur de tous les Biens ; nôtre reconnoissance doit être vive, sincère & constante. Loin de nous enorgueillir de ses bienfaits, & de les attribuer à nos lumières, à nôtre industrie, à nôtre valeur ; nous devons rentrer en nous mêmes, & dire, en considérant nôtre foiblesse, nôtre ignorance, & nôtre néant : *Qui sommes nous pour mériter les regards de l'Etre suprême ? Helas ! nous ne sommes que poudre & que cendre. Tous les Homes sont devant lui come s'ils n'étoient pas.*

Que les plus puissans Monarques se liguent contre lui, il n'a qu'à se montrer, leurs Armées seront dissipées ; leur courage se fondra en sa présence ; une terreur soudaine les surprendra ; leurs Palais, & leurs Forteresses seront renversés ; on cherchera la place où ils étoient, & on ne la trouvera plus ; leurs Chants de triomphe seront changés en Chants de trif-

tristesse, & leurs Lauriers en Cypres. Leurs vastes Projets s'évanouïront ; au lieu des Conquêtes qu'ils se promettoient, ils verront leurs propres Etats désolés, & en proie à l'Ennemi : Leurs Sujets plongés dans la misère & le désespoir, abatus la face contre terre, demanderont humblement à Dieu de ne pas leur faire porter la peine de l'orgueil & de l'ambition de leur Souverain, & de leur doner un Roi selon son cœur ; un Roi qui ne fasse la Guerre que pour avoir la Paix ; qui soit le Père & le Législateur de ses Sujets.

A la soumission aux Ordres de Dieu, au profond respect que nous devons avoir pour lui ; à la parfaite reconnoissance qu'exigent ses graces & ses bienfaits, nous devons joindre un amour ardent, qui est l'hommage qui lui plait le plus ; qui est come une Prière tacite qui l'engagera à nous les continuer. Cet amour ardent & sincère se manifestera par nos Discours, par nos Actions, & sur tout par nos Vertus. Rien ne nous rend, en éfet, p'us dignes de ses regards, de la noblesse de nôtre origine, de la grandeur de nôtre destination, que de faire nos éforts pour lui ressembler ; nous ne pouvons y parvenir

que par la sagesse de nôtre conduite , & la pureté de nos mœurs.

Mais les devoirs que Dieu demande des Hommes , à la vûë des Evénemens dont il est l'Auteur , n'eclateront - ils point au dehors , & ne se manifesteront-ils pas dans le Culte que nous lui rendons ? Comme ces Evénemens intéressent ordinairement la Société ; elle doit y prendre part. Un Prince ne peut être heureux ou malheureux , que ses Sujets ne se ressentent de ses prospérités ou de ses infortunes. Dans une Guerre , ils contribuent à ses succès , par leurs biens , par leur courage , quelquefois même par leur propre vie , qu'ils sont toujours prêts à lui sacrifier. Hélas ! combien de sang répandu ! Combien de tristes Victimes , arrachées du sein d'une Famille désolée , qui , aiant perdu son Protecteur & son apui , se voit sans soutien , & sans espérances ! Combien de Conquérans , qui passent sur la Terre , come un Torrent impétueux , qui ravage tout ; & non comme un Fleuve majestueux , qui y porte la joie & l'abondance !

Les Homages que l'on rend à Dieu doivent donc être publics. Il est bien juste , que tous ceux qui ont part à ses bienfaits ,
fassent

fassent rétentir leurs Actions de grace. Un Concert unanime où toutes les voix se réunissent pour chanter des Himnes au Tout - Puissant , semble en aquerir plus de force pour monter jusqu'à son Trône : C'est un Encens précieux , dont toutes les parties confonduës , sont come l'emblème d'une Societé bien unie , qui forme les mêmes vœux & les mêmes prières. Les Graces que Dieu répand sur un Roïaume ou sur une République sont un bien commun , que l'on doit ressentir d'autant plus vivement , que cette faveur ne se fait point aux dépens d'autrui , & que l'amour que nous devons avoir pour nôtre Prochain doit nous engager à nous réjouir publiquement de tout ce qui lui arrive de favorable.

Les devoirs que nous devons rendre à Dieu , soit dans la prospérité , soit dans l'infortune , soit pour le remercier de ses bienfaits , soit pour le toucher , par nôtre repentir & nos larmes , de quelle nature sont ils ? Ici la réponse n'est pas douteuse. Nous ne pouvons signaler nôtre respect , nôtre reconnoissance pour l'Être suprême , nous ne pouvons lui faire tomber, en quelque sorte , les Aïmes des mains , que par
des

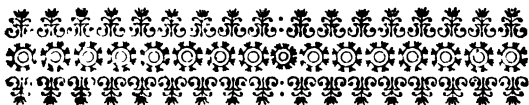
des devoirs religieux , conformes à sa nature & à nos sentimens de pieté. Une joie pure & sainte est seule digne de l'Être tout parfait : Que des divertissemens profanes fouillent les Homages de ceux qui ne s'appuient que sur le bras de la Chair, oublient & méconnoissent le seul Auteur de tous les Evénemens ; pour nous nous n'aurons recours qu'à lui ; nos bouches ne s'ouvriront que pour chanter ses louanges & ses bienfaits ; nous n'implorerons aussi que son secours dans nos disgraces ; nous lui dirons : *Père & Conservateur des Homes , tu entens nos soupirs , & tu vois nos larmes : Toi qui peux seul arrêter la fureur des Vagues irritées , toi seul peux aussi confondre & dissiper les complots des Méchans , & les faire retomber sur leurs propres têtes : Mon Ame s'élève à toi , ô mon Dieu , mon Cœur s'ouvre & se rejouit dans la détresse , à la vûe de ta puissance , & de ton secours : Docile à ta Voix , & soumis à tes saints Comandemens , je ne crains point le vain courroux des Homes ; je ne crains & je ne redoute que toi seul.*

Mais nos devoirs à l'égard de Dieu, jusqu'où s'étendent-ils ? Si nous les mesurons à la grandeur de l'Être suprême, ils

ils ne devroient point avoir de bornes. Mais il veut bien que nous les proportions à nôtre nature, à nôtre foib'esse, à ce qu'exigent nos besoins & ceux de la Societé. Dieu n'exige pas de nous, que plongés dans des spéculations pué-riles, & dans une lâche indolence, nous atendions tout de lui; il condanne une dévotion mê'ée de fanatisme; il condanne ces pratiques où l'Home met ses fantaisies à la place de ses devoirs; il veut que ceux que nous lui rendons soient dignes de Créatures libres & intelligentes; il veut que la Raison les dirige, & non une aveugle Superstition.

GENEVE le 1. Septembre 1749.





V E R S

Sur les Saints qui portent le nom de FRANÇOIS.

M O N S I E U R.

LE hazard m'a fait tomber entre les mains un petit Poëme , dont je vai vous doner quelques morceaux , qui viendront assez bien après ce que l'on a dit précédemment du fameux *St. François de Sales* *. C'est une Brochure sur les Saints à qui l'on a doné , à leur Batême , le nom de *François*. Vous verrez que le Poëte est un Home d'esprit , qui réussit dans le Stile Marotique , & dont la Muse est des plus enjouées. Ainsi on ne doit pas s'atendre qu'il ait aporté toute la gravité que ce sujet auroit demandé au gré des Dévots. Vous comprendrez aisément qu'il est d'une Comunion où l'on ne se croit pas obligé , en parlant des Saints modernes , d'avoir toujours le Chapeau à la main. Voici coment il débute ;

En

* Journal Helv. Septemb. p. 163.

*En Paradis de Saints nommez François,
 Bien suis trompé s'il n'en est jusqu'à trois.
 Que dis-je, trois ? il en est jusqu'à quatre,
 Voir jusqu'à cinq ; mais point ne veut débattre
 La Question du nombre de ces Saints.*

Il en fait ensuite le dénombrement.
*François d'Assise, François de Paule, François
 Xavier Jésuite, François Borgia du même
 Ordre, & enfin François de Sales. C'est sur
 ce dernier que le Poëte insiste le plus.
 Voici qui le regarde,*

*Un de ces Saints, fameux par ses exploits.
 Contre les Chefs du Parti Génevois,
 Par ce moïen au Ciel a trouvé place :
 On l'a fait Saint de la première Classe,
 En son País s'entend ; car autre part,
 N'est si grand Saint le François Savoïard.
 Je voudrois bien qu'avec François d'Assise,
 Ce François - ci voulut se comparer,
 Ah ! que verriez beau tapage en l'Eglise,
 Et que Soldats du Pape à robe grise,
 Les Savoïards verriez bien rembarrer,
 Et leur prouver que qui porta chemise,
 N'est si grand Saint que qui n'en porta point.*

Le Poëte fait plaider les Moines connus
 tous

fous le nom de Franciscains ou de Frères Mineurs, c'est à dire les Cordeliers, Capucins, Recolets &c. il les fait plaider pour prouver la prééminence de leur Fondateur sur *François de Sales*, & les autres Saints du nom de *François*. Il les fait insister principalement sur l'austérité de sa vie. Pour *St. François de Paule*, qui pouvoit le disputer à cet égard à *François d'Assise*, on le met au dessous, parce qu'il ne pût pas guérir *Louis XI.* qui l'avoit fait venir pour cela du fond de la Calabre. Après avoir fait ainsi le parallèle de ces Saints, nôtre Poëte revient à *Fr. de Sales*.

*Le Saint François dont il s'agit ici ,
Chez l'Allobroge en son tems prit naissance ,
Aujourd'hui mort est vû dans Anneci ,
Là dans un Temple , où l'or & l'argent brille ,
On voit son Corps au travers d'une Grille.*

Ceci a besoin d'une petite Note. Dans l'Eglise des Religieuses de la Visitation, dont *Fr. de Sales* est l'Instituteur, sur le Maître Autel est posée la Chasse où est couché le Corps du Saint en Habits Pontificaux. Le devant & les côtez de cette Chasse sont fermez par un Chassis à grands Carreaux

reaux de Verre ; ce qui a fait dire au Poëte qu'on voit son Corps à travers d'une Grille. On a ménagé une ouverture vis à vis de la Tête pour faire toucher , au Cranc du Saint , les linges des Dévots qui viennent en pèlerinage à son Tombeau. Il est bon de remarquer que ce qu'on donne pour le Visage du Saint est un Masque d'argent.

*Contre le Mur , & bien haut suspendus ,
Cœurs , jambes , bras , petits Poupons sont vus ,
D'or ou d'argent , ma foi ; non pas de cire ,
De tels pourroient autres Saints contenter ;
Mais ne s'en veut contenter le Messire ,
Il en est tant qu'on ne peut les compter.
Là vous voyez Murailles tapissées ,
De cœurs , de bras , & de jambes cassées.
A dire vrai ce spectacle charmant
N'est pour un Temple un fort bel ornement ;
Et mieux vaudroit en orner la Boutique ,
D'un Rabilleur , Charlatan , Empirique ,
Qui fait parade à tous de ses Exploits ;
Mais telles sont les Coutumes & Loix
De nos Pais. Ne blâmés pas les autres ,
Ne peut-on pas aussi blâmer les vôtres ?
Vous , Protestans , qui come bien savés ,
Autre ornement dans vos Temples n'avez
Que force bancs ?*

On nous a parlé d'abord de *petits Poupons d'or ou d'argent*, qui ornent ce Temple. Le Poëte a en vue une Statue d'argent, que *Jaques II.* Roi d'Angleterre envoïa dans cette Eglise. Elle représente le petit Prince de Galles dont la Reine acoucha heureusement en conséquence du Vœu qu'elle avoit fait étant enceinte, de faire ce présent au Saint, si elle mettoit au monde un Prince.

Pour les autres Ofrandes apendues dans cette Eglise, telles que sont des Figures en Cire de quelque Membre guéri, vous savez, *Monsieur*, d'où vient cet usage. Ceux qui ont traité de la Conformité des Cérémonies de l'Eglise Romaiue avec celles des Païens, n'ont pas oublié celle-ci.

C'étoit la coutume des Païens, nous disent-ils, pour témoigner leur reconnoissance aux Dieux, qu'après qu'ils étoient guéris de quelque Maladie dangereuse, ou échapez d'un grand péril, de pendre dans le Temple du Dieu auquel ils s'étoient vouëz, les Habits qu'ils avoient pendant le danger, ou des Tableaux qui représentoient les Maux dont ils avoient été délivrez; vous n'avez pas oublié ces Vers d'*Horace*,

Me Tabula sacer

Votiva paries indicat humida

Suspendisse potenti.

Vestimenta maris Dei.*

„ Le Mur sacré auquel est attaché le
 „ Tableau de mon Vœu, fait foi que j'y
 „ ai suspendu mes Habits encore mouillez,
 „ en l'honneur du puissant Dieu de la Mer.

Tibulle dit l'équivalent ;

*Nunc Dea, nunc succurre mihi, nam posse
 mederi*

*Picta docet Templis multa Tabella tuis**.*

„ Venez à mon secours, puissante Déesse.
 „ Les divers Tableaux dont sont ornez
 „ vos Temples, marquent assez que vous
 „ pouvez nous soulager.

Les Controversistes Réformez ont souvent ataqué l'Eglise Romaine sur cette conformité. Plusieurs de leurs Auteurs ont pris le parti d'en convenir, & ont prétendu que c'étoient des usages inditérens, qu'on pouvoit bien emprunter des

X

anciens

* Lib. I. Od. 5.

** Eleg. III. Lib. I.

anciens Idolatres , fans participer pour cela à leur Idolatrie. *Polidore Virgile* est un de ceux qui s'est le plus piqué de franchise là dessus.

„ Si nous atachons dans nos Temples
 „ des Tableaux , dit il , où sont peints les
 „ Miracles faits en nôtre faveur , afin d'en
 „ transmettre la Mémoire à la Postérité ,
 „ cela vient des Grecs , come *Strabon* le
 „ marque au Liv. VII. de sa *Géographie*.
 „ Ils ofroient de ces Tableaux sur tout au
 „ Dieu *Esculape*. Ils ofroient aussi à *Saturne*
 „ de petites Images. Nous faisons demê-
 „ me quand nous ofrons nos petites Figu-
 „ res dans les Temples. Dès que nous so-
 „ mes incomodez en quelque partie du
 „ Corps, come à la Main, au Pié, au Sein,
 „ nous faisons aussi-tôt des Vœux à Dieu
 „ & à ses Saints ; & dès que nous sommes
 „ guèris , nous ofrons cette Main , ce
 „ Pié, ce Sein représentez en Cire *.

En général tout ce qui regarde l'Invocation des Saints sent fort le Paganisme. La Canonisation qui se fait aujourd'hui à Rome , & les Apothéoses qu'y faisoient les anciens Romains se ressemblent beaucoup. Divers Auteurs ont poussé ce parallèle ,

* *Polid. Virgil. de Rerum Inventor. Lib. V. Cap. I.*

rallèle, que je n'entreprendrai pas de développer, il vaut mieux remplir ma tâche, en vous rapportant encore quelque chose du Poëme que j'ai comencé à vous faire conoitre.

Le Poëte nous rend ensuite raison d'une Ofrande fort singulière, que l'on voit dans l'Eglise où repose le Corps de St. *Fr. de Sales*. C'est un présent que lui ont fait des Américains, & que l'on a étalé d'une manière fort frapante chez les Religieuses de la Visitation. Il s'agit d'une Bande d'étoffe en guise de Ceinture, ou si vous voulez en façon d'Etendard, d'un tissu particulier à ces Indiens. On y voit cette Inscription ou à peu près, car je vous avoüe que je ne m'en souviens pas trop bien: LES IROQUOIS A ST. FRANÇOIS DE ST. SALES. Cette espèce de Ceinture étoit accompagnée d'une Lettre pour le Saint.

L'Abé *Marfolier* fait allusion à cette Ofrande dans la *Vie de Fr. de Sales*. *La réputation de sa Saintete*, dit-il, *a passé jusques dans les Indes Occidentales, & des Peuples entiers l'y ont reconnu pour leur Protecteur auprès de Dieu*. Cela veut dire, que quelque Jésuite leur a persuadé de faire ce présent au Saint de Savoïe, & qu'il en a été le

Porteur en revenant en Europe. Ecou-
tons nôtre Poëte là dessus ;

*Dans ce Temple à son aise
Où dans sa Chasse est couché le Prélat ,
Certain Présent dont on fait grand état ,
Me fut montré. C'est une longue Chaîne ;
Chaîne ou Colier , de ce ne me souvient ,
Ni ne sai plus si cela vaut la peine
D'être mis là , sinon parce qu'il vient ,
A ce qu'on dit , d'une Terre lointaine.
Ce beau Présent , me dit-on , est venu ,
D'où croiez-vous ? D'un Pais inconnu ,
Il est venu du fond de l'Amérique :
Il est aussi dans son espèce unique ;
C'est pour cela qu'on le trouve si beau.
Voiez aussi , me dit-on , ce Tableau ,
Dont l'écriture à nous est inconnue ,
Qu'en Paradis le bon Peuple Iroquois
Veut qu'en main propre on rende à St. François ;
Et le Présent aussi que doit remettre
A cettui Saint le Porteur de la Lettre :
Et ce Porteur choisi tout d'une voix ,
Est Robe noire , & Sectateur d'Ignace.*

On nous apprend dans une Note que les
Américains donent ce nom de Robe Noire
aux Missionnaires Jésuites. Le Poëte s'é-
gaie

gaie ensuite sur le choix de ce Porteur de Lettre. L'intention de ces pauvres Américains étoit que le Paquet fut porté au Saint *resta* en Paradis. Sur ce pié-là le Courier est mal choisi, dit-il, les gens de cet Ordre n'en connoissent pas trop bien le Chemin.

*Avouez - moi que pour faire un tel choix ,
Grüe il faut être , ou pour le moins Bécasse ,
Que pour tout dire , il faut être Iroquois.
Or pensez-vous que le Present parvienne ,
La Lettre aussi jamais à St. François ?
N'aiez pas peur que jamais elle y vienne.*

La petite Pièce finit par cette plaisanterie. Je finis aussi par là, mais sans approuver cette pensée, ni sans la critiquer non plus. Si vous me demandez, *Monsieur*, ce qui m'engage à observer ainsi la neutralité, le voici en deux mots, c'est qu'il ne me convient, ni de choquer le Poëte, ni de me brouiller avec la Société. Je suis &c.



STANCES

A UNE DEMOISELLE,

Qui demandoit des Vers à l'Auteur.

DORIS, qu'exigez vous de moi ?
Avez vous tout à fait ma Liberté ravie ?
Et par quelle cruelle Loi
Voulez vous que je versifie ?

Phébus & Cupidon sont fort amis entr'eux,
Je crains de celui ci l'Empire trop sévère ;
Du Parnasse jusqu'à Cythère ,
Le passage est trop dangereux.

Les fades Eaux de l'Hipocrène ,
Loin d'éteindre les feux d'un amoureux tourment ,
Ne font, par leur vertu mal saine ,
Qu'augmenter & l'ardeur & la soif d'un
Amant.

Les Graces chez vous rassemblées
Ont ému de mon Cœur les plus secrets ressorts ;
Je suis perdu , DORIS, si neuf Sœurs conjurées ,
Viennent y joindre leurs efforts.

Déjà ,

*Déjà, des traits d'Amour, innocente Victime,
Ma trop foible Raison n'a pû se préserver,
Et vous voulez pour l'achever,
L'asservir encore à la Rime.*

*Ah! pour domter un Cœur rebelle,
DORIS, c'est trop de vos beaux yeux,
Contre leurs traits victorieux
Le mien ne bat plus que d'une aile.*

*Laissez donc d'Apollon le secours superflu,
Que ferez vous de ma Conquête
Si pendant que mon Cœur, par l'Amour est
vaincu,
Phébus me fait tourner la tête?*

*Encor si j'osois espérer
Qu'à mes tendres accens votre Cœur fût sensible!
Mais vous verriez d'un œil paisible,
Mon Cœur & mon Êprit pour vous se macerer.*

*Déjà ce peu de Vers vient d'exciter ma-flame,
Amour, avec Phébus, se glisse dans mon Cœur.
Vous en riez, Cruelle, & vous laissez mon Ame,
Brûler d'une inutile ardeur.*

*Non, épargnés plutôt une fraïeur inquiète:
Je crains l'excès fatal d'un tendre mouvement:
Ou, ne m'obligez pas à devenir Poète,
Ou, permettez moi d'être Amant.*



LE BAISER TEMERAIRE.

OUI, DORIS, je fus trop hardi,
 Quand ne consultant que moi même,
 Et sans vous avoir averti,
 Je pris sur cette bouche, ô quel Cœur per-
 verti !

Un Baïser, qui des Rois valoit le Diadème.
 Pardonez, Cher Objet, l'Amour excuse tout.
 L'Amour ! A ce seul mot vôtre courroux s'allume,
 Et par sa piquante amertume,
 De mes plus doux plaisirs vient altérer le
 goût.

Ab ! pardonez, DORIS, & l'Excuse &
 le Crime !

L'Amitié ! l'Amitié Pour le coup m'y
 voici ,

J'aperçois, à ce nom tristement legitime,
 Vôtre Visage radouci.

J'y consens donc, hélas, puis qu'il le faut
 ainsi ;

Mais, d'un scrupule outré, déplorable Victime,
 Amour, ô tendre Amour ! reçois mes derniers
 vœux ,

Ab ! pardone à ton tour, si brûlant de tes
 feux ,

*Je deguise ton nom sous le Masque d'Estime,
Et si ma Bouche t'a trahi,*

En demandant pardon de t'avoir obéi.

*Il le faut, DORIS qui l'ordone,
Plus puissante que toi, ne veut pas qu'on
raisonne;*

Mais calme ton timide éfroi;

Ma Bouche seule t'abandonne,

Et mon Cœur, tout rempli de toi,

Si quelques jours, moins scrupuleuse,

Ma Doris adoucit son humeur rigoureuse,

Reprendra tout joyeux & ton nom & ta loi.

GENEVE.

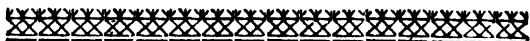




VERS à Mlle. C... sur l'Origine
d'une Enflure à la Jouë.

A Mour, aiant quité Cythère,
 Visitoit la sainte Cité,
 Il vit Thémire, en fut frapé,
 Quoy! s'écria t-il en colère,
 Il est une jeune Beauté,
 Qui pouvoit ravir à ma Mère,
 Le prix par Pâris acordé!
 La rage en ses yeux étincèle,
 Je vais, dit il, de cette Bell^e,
 Anéantir tous les Atraits!
 Il part & prend parmi ses traits,
 Celui dont la pointe crüelle,
 Pouvoit, par sa trempe mortelle,
 Contenter ses jaloux projets.
 Le trait lancé, frape Thémire,
 Son beau Visage en est blessé;
 Elle gémit, elle soupire,
 Sur sa fugitive Beauté,
 Tandis qu'Amour ne fait que rire,
 Du mauvais Tour qu'il a joié.
 Son Oeil malin voit disparoitre,
 De ses traits le beau coloris.
 Mais le Crüel, voïant renaitre,

*Les Jeux, les Graces & les Ris :
 Puis que, dit il, de cette Belle,
 Les Charmes sont Victorieux
 Du trait que j'ai lancé contr'elle,
 Je vais me cacher dans ses yeux.
 Du fond de cette Citadelle
 Il a fait bien des Malheureux !*



E P I G R A M M E

Sur un Jeune Homme fort laid, fort
 médisant, & grand babillard.

*A*MI, Silence, au nom des Dieux !
 Tes Discours ne font pas merveilles ;
 Puis que tu nous fais mal aux yeux,
 Epargne du moins nos Oreilles.

GENEVE le 28. Octobre 1749.





HISTOIRE TRAGIQUE.

Vit on jamais les Loups , comme nous inhumains,
 Pour détrouffer les Loups , courir les grands chemins ?

BOILEAU.

AUX EDITEURS.

POUR trouver le tragique , *Messieurs* , il n'est pas nécessaire d'aller au Théâtre ; il n'y a qu'à lire l'Histoire , ou à s'informer de ce qui se passe dans le Monde. On est surpris de trouver les Homes si cruels , & si acharnés les uns à l'égard des autres. Il semble que ce soient des Lions , qui ne pensent qu'à se dévorer. Au lieu de chercher mutuellement à se rendre heureux , par de bons offices , on oublie tous les devoirs de l'Humanité , pour satisfaire ses passions ; & si nôtre Frère y met obstacle , on ne craint point de lui plonger le Poignard dans le sein , dût son sang s'élever contre nous , & crier vengeance. L'Équité , les Loix , l'Amitié tendre & com-

compatissante , les liens les plus étroits & les plus sacrés , tout est immolé à la fureur de s'enrichir ; ce que nous chérissions le plus n'est pas respecté ; sourds à la voix de la Conscience & à celle de la Nature , les Crimes les plus affreux ne nous arrêtent point , quand on ne donne aucunes bornes à ses desirs.

*Quiconque a pû franchir les bornes legi-
times ,*

*Peut violer enfin les droits les plus sacrés :
Ainsi que la Vertu le Crime a ses degrés.*

RACINE.

Et qu'on ne croie pas que ceci soit exagéré ; on verra par les deux Histoires que je vai rapporter , que je n'ai point donné dans l'Hiperbole ; l'une est récente , & attestée par des tèmoin dignes de foi ; l'autre se trouve dans le Livre de l'illustre de *Thou* , & a pour garant un tèmoin qu'on ne sauroit recuser.

Un jeune Homme , Fils d'un Cabaretier d'un Village près d'*Orléans* , passa dans les Indes & y fit fortune : Il favoit son Père & sa Mère dans la misère ; & il se faisoit une fête de les en retirer & de
les

les surprendre agréablement. Il ne leur avoit don e aucunes nouvelles depuis 18. ans, qu'il étoit parti ; ils devoient le croire mort. Quel plaisir pour eux & pour lui, de leur prouver par ses bienfaits, qu'il étoit en vie, & qu'il ne les avoit pas oublié ! Ses Richesses lui devenoient plus précieuses, par la part qu'il se proposoit de leur en faire ; il se f licitoit déja de jouir de leur empressement & de leur tendresse ! Il part dans cette espérance, arrive heureusement en *Europe*, & vole   son Village, où il va loger chés son Père, sans se faire conoitre. Il s'informe  actement de sa situation, & apprend qu'elle étoit fort étroite ; qu'il avoit   peine de quoi vivre, & qu'il avoit été obligé de marier une de ses S eurs   un simple Paissan, pour s'en décharger. Chaque trait de ce discours lui d chiroit le cœur ; il se représentoit leurs besoins ; il se reprochoit de n'y avoir pas pourvû allés tôt ; & pour dérober   son Père &   sa Mère la v e des larmes qui lui  cha-
poient, il courut chés sa S eur, & lui dit qu'il lui apor-
toit des nouvelles de son Frère. Elle le regarde fixement, & se jettant   son col ; elle s'écria, *Ho ! C'est*

vous même ! Oui c'est bien vous qui êtes mon cher Frère ! Je vous reconois à vos traits , & plus encore au plaisir que je ressens. Il ne pût se refuser à ses embrassemens , & quand il auroit voulu continuer à dissimuler , ses pleurs l'auroient trahi. Il lui aprit , qu'il n'étoit revenu que dans le dessein de partager avec eux sa fortune ; mais qu'il ne vouloit se faire conoitre à son Père & à sa Mère que le lendemain , & qu'il l'invitoit à se trouver à diner chés eux , ajoutant qu'elle devoit mener avec elle les Principaux du Viillage.

Il retourne ensuite au Logis , & done à l'Hotesse 50 Louis , pour préparer un bon diner , pour le lendemain , aiant invité plusieurs personnes. Cette Femme fut tout à coup éblouie par la vûë de cet Or ; elle n'étoit pas accoutumée à en voir tant à la fois : Dans son transport , elle court à son Mari , lui montre tous ces Louis , qu'elle étale à ses yeux , lui dit qu'elle les tenoit de l'Etranger qui logeoit chés eux , & qui sans doute en avoit bien davantage : *Il ne faut pas , lui dit elle , laisser échaper une si riche proie ; il est seul avec nous ; nous sommes dans un Lieu écarté ; qui nous empêche de le tuer , & de*
Pense-

P'enfevelir , pour devenir paisibles possesseurs de ses Richesses , & en jouir à nôtre aise ? *Hà ! que me dis tu ,* repliqua le Mari ; *Dieu saura nôtre Crime , & nous en punira ; je préfere une Pauvreté innocente à des Richesses acquises par un Meurtre.* Crainte d'être tenté il sortit , & ne revint que le soir ; mais cette Misérable qui avoit résolu de le séduire , lui aiant préparé un bon Soupé , le fit boire du meilleur Vin , & plus qu'à l'ordinaire ; el'e l'entretint pendant tout le Repas , des plaisirs que procurent les Richesses , de la facilité qu'il auroit à en aquerir , & à cacher un Meurtre , comis sans témoin , & dont la terre couvrirait les moindres indices.

L'Hôte échauffé par le Vin , & séduit par des sollicitations si pressantes , ne pût résister davantage : Il monte à la Chambre de l'Etranger , qui croioit dormir entre les bras de son Père & de sa Mère ; & dans son yvresse , il lui plonge son Epée dans le sein , & le tué : Il la montre toute ensanglantée à sa Femme , qui atendoit sa Victime. Pour lui , il en détourne ses regards , & frémit d'un homicide , que sa main venoit d'exécuter , mais que son Cœur condamnoit. Je ne

puis m'empêcher de frémir moi même, en racontant fidèlement cette Histoire. O crime ! qui fait gémir la Nature, & qui fait horreur à l'Humanité !

La Sœur ne manqua point de venir le lendemain matin ; mais elle fut surprise de n'apercevoir aucuns préparatifs pour le diner ; elle témoigna son étonnement, & demanda des nouvelles de l'Etranger, qui l'avoit invitée. On lui dit, en bégayant, qu'il étoit parti ; *Non*, répliqua-t'elle, *cela ne se peut ; mon Frère ne seroit point parti sans me voir, & sans se faire conoitre ; il avoit trop de tendresse pour vous & pour moi. Comment ! Votre Frere !* répondit l'Hôte. *Mais vous ne dites que trop vrai, mes remors ne me prouvent que trop, que je viens de tuer mon Fils !* Il passe ensuite rapidement dans la Chambre de sa Femme, & animé par son désespoir, il prend la même Epée dont il venoit de comettre un Meurtre, & en fait un second. La Fille remplissoit l'air de ses cris ; le Père demandoit la mort comme une grace ; mais le Roi aiant été consulté sur un cas de cette importance, ordonna qu'on lui laissât la Vie, pour punition de ses Crimes.

A Mr. R E' M O N D D E S t e. A L B I N E.

Avant que de lire, *Monsieur*, les Vers que j'ai l'honneur de vous envoyer, il est à propos de vous en dire le sujet.

L'illustre de *Thou* rapporte, dans son Histoire, qu'un jeune Home, très bien-fait, étant Précepteur dans la Maison d'un Conseiller au Parlement, devint amoureux de la Sœur de son Disciple, la rendit enceinte & l'enleva. Le Père irrité, le poursuivit come un Ravisseur, & le Parlement, voulant doner un exemple de sévérité le condanna à être pendu. Come il étoit sur le point d'être exécuté, sa Maîtresse, ne consultant que son amour, fendit la presse, à la tête de quelques Amis de son Amant, & le déroband au Suplice, elle se sauva avec lui, en le nommant son Epoux. Les Spectateurs, qui n'admiroient pas moins son courage, que sa tendresse; & qui s'intéressoient déjà pour un jeune Home d'une figure prévenante, & qui n'étoit coupable que d'une faute que l'on pardone aisément, leur ouvrirent un passage, en les félicitant de leur délivrance. Le jeune Home n'abusa pas de sa liberté, &

n'en fit pas un long usage ; il se retira dans un Monastère, d'où l'on suppose qu'il écrivit à sa Maitresse l'Epitre suivante.

E P I T R E à Melle ***

Stances irrégulières.

J'eus pour vous, aimable Silvie,
 Beaucoup plus que de l'amitié ;
 Si pour moi, pleine de pitié,
 Vous satisfaisiés mon envie,
 J'offenserois le Dieu qui m'a donné la Vie.
 Pour vous avoir aimé, vous savés mon malheur.
 Mais vous partageés ma douleur :
 Un si doux sentiment étoufoit tous les autres.
 Je n'avois que vôtre secours :
 Mais ce tendre intérêt m'atachoit à des jours,
 D'où sembloit dépendre les vôtres.

Ma reconnoissance est extrême,
 Et le tems ne sauroit l'effacer de mon Cœur ;
 On ne sauroit aimer autant que je vous aime ;
 Mais quoi que de mes feux la tendre & vive
 ardeur,
 Surprenne & touche l'Amour même,
 J'aime encor mieux mon Créateur ;
 Et de sa Volonté suprême
 Je fais ma règle & mon bonheur.

J'admire

*J'admire en vos traits sa puissance ;
 Sa bonté se peint en vos yeux.
 Mais l'Etre tout parfait emporte la balance :
 Quoi que vous méritiés mon hommage & mes vœux,
 Un Esprit éclairé done la préférence ,
 A la félicité des Cieux ,
 Sur celle que l'Home dispense,
 Et qui ne peut nous rendre heureux.*

*Vous plaire faisoit mes délices :
 Mon Cœur ne conoissoit , ne chériffoit que vous :
 Mais je respecte un Dieu jaloux ,
 Qui peut punir par d'éternels suplices ,
 Ceux qui méprisent son courroux.*

*Quand vous vous faisiés trop attendre ,
 Mon chagrin se marquoit par un reproche
 tendre ;
 Mais mon Cœur , à vôtre retour ,
 Lors qu'il vouloit se faire entendre ,
 N'exprimoit plus que son Amour.
 Oubliant mes Devoirs , j'idolatrois vos charmes:
 Tout l'encens que j'ofrois fum'it sur vos Autels.
 Je n'aspire aujourd'hui qu'à des biens immortels.
 Hélas ! mon repentir , mes sanglots & mes
 larmes.*

*Puissent-ils apaiser les trop justes alarmes
 Qu'excitent des vœux criminels !*

Quand le Glaive de la Justice ,
 Fût levé pour trancher mon sort ;
 Quand l'appareil de mon supplice
 Me faisoit contempler la mort ;
 A la fleur de mes Ans terminant ma Carrière ,
 Mon Cœur redoutoit moins les coups ,
 Qui m'alloient pour jamais dérober la lumière ,
 Que d'être séparé de vous.

Mais lors que vôtre main me rendant à la vie ,
 Détacha le fatal Cordeau ,
 Qui devoit de mes jours éteindre le Flambeau ,
 Je crus que vous m'aviés suivie ,
 Jusques dans la Nuit du Tombeau.
 Mon Ame tout à coup & frappée & ravie
 En voiant un Objet si beau ,
 Sous le joug de la Mort déjà presque asservie ,
 Crût vivre sous un Ciel nouveau.

Je ne vous verrai plus , une règle sévère ,
 Avec vous me défend d'unir jamais mes jours :
 Et ce Soleil qui nous éclaire ,
 Comence & finira son cours ,
 Sans pouvoir espérer de vous voir , de vous
 plaire ,
 Je vous dit Adieu pour toujours.

A cet Adieu fatal je sens que je m'égare !
 La paix & le plaisir de mon Cœur sont bannis.

Pourquoi, par un sort trop barbare,
Faut-il que le Ciel nous sépare,
Nous que l'Amour avoit unis !

Que ce cher Fils, que je vous laisse,
Fruit amer de nôtre tendresse,
De moi vous fasse souvenir.
Mêlés dans vos Discours, mon nom à vôtre
Histoire ;
Mais en rapellant ma mémoire,
Aprenés lui mon repentir.
Dites, que sur mes sens remportant la victoire,
(Puis-je le prononcer sans pousser un soupir !
Hélas ! en le disant, je crains de vous trahir.)
A vaincre mon Amour, je mis toute ma gloire.
Dites lui que s'il veut m'en croire,
Et s'il désire d'être heureux,
Que la seule Vertu soit l'objet de ses Vœux.
La paix quelle produit est pure, est éternelle ;
Lors qu'à sa voix l'Home rebelle,
Suit de la Volupté le conseil dangereux,
Il sent que ses plaisirs sont fragiles come elle.
Trop souvent ce Guide infidèle,
Nous cache sous des Fleurs un précipice affreux.

. Genève 29. Octobre 1749. J. B. T.



EXTRAIT d'une Lettre de Paris.

NOS Partisans ont toujours un goût décidé pour la Parodie. Il y a déjà quelque tems qu'il en parût une , qui fut trouvée fort spirituelle. Elle avoit pour titre, *La Mort de Bucephale*. C'est une railerie , non de quelque Pièce de Théâtre en particulier ; mais de la Tragédie en général. On y représente *Alexandre* fort agité d'une blessure , que son cher Courrier a reçu dans une Bataille. Il veut absolument que son Médecin le guérisse , & cela fournir une Scène où la Faculté est joliment daubée. Il y a aussi des Episodes où la belle tendresse paroît & est exprimée par des Vers tirés des Tragédies les plus estimées. C'est une imitation continuelle des plus beaux Morceaux de nos Poëtes, appliqués à un sujet tout à fait comiqué. Voici une petite plaisanterie , qui peut encore être rangée dans la Classe de la Parodie. On a joué une Pièce de *Nivelle de la Chaussée*, intitulée, *l'Ecole de la Jeunesse*. Dans une des Scènes, un des Interlocuteurs fait ce Compliment à quelqu'un.

*En passant par ici , j'ai crû de mon devoir ,
De joindre le plaisir à l'honneur de vous voir.*

Ces Vers ne font pas absolument mauvais, mais ils ont parû trop profâiques , & ont attiré une petite raillerie au Poëte. La voici. Cinq ou six Amis qui se trouvèrent ensemble dans un accès de bone humeur, sachant que *la Chaussée* étoit allé à la Campagne , choisirent ce tems d'absence, pour lui faire visite. L'usage de *Paris* est de laisser une Carte au Portier , quand on ne trouve pas les gens. La petite Troupe en avoit porté chacun une ; mais au lieu d'y avoir mis simplement leur nom , ils y avoient transcrit le Compliment versifié de la Comédie. Cette plaisanterie a couru tout *Paris*. Le mal est qu'il ne faut quelquefois qu'un petit jeu de cette nature, pour faire tomber une Pièce de Théâtre , lors sur tout que le Public est déjà un peu partagé sur son mérite.

VERS sur la mort de Mme. la Marquise
Du Châtelet, attribués à Mr. de Voltaire.

UN Sommeil éternel a donc fermé ces yeux
Où brilloient la Vertu, l'Amour & le Génie;
La Vérité, l'Honneur, la Foi, la Modestie,
N'ont pu changer du Sort l'Arrêt impérieux.

Tu meurs immortelle Emilie,
Ou plutôt ta belle Ame, en volant vers les Dieux,
A son principe est réunie;
Avec toi, la Pudeur, de la Terre bannie,
Rentre pour jamais dans les Cieux.

Tu meurs & je survois à ton heure fatale,
Je vois encore le Ciel, dont tu ne joüis plus:
Helas! où l'Amitié, les Talens, les Vertus

Pourront-ils trouver ton égale?

Qui me rendra ces jours passés dans la douceur,

D'une confiance tranquile,
Où mon Ame, à tes goûts docile,
N'avoit pour loi que ton humeur,
Où loin des propos de la Ville,
Et du vain faste de la Cour,

Sans soin, sans brigüe, sans détour,
L'Arioste & Newton, dans un loisir utile,
Remplaçoient à Cirey la Jeunesse & l'Amour?
Dans les bras de la Paix, au sein de la Sagesse,

Oubliant Versailles & Paris,
Les Flateurs & les Beaux Esprits,
L'orgueil des Grands & leur bassesse,

Nous étions seuls heureux, diuinois dans nos Ecrits.

Pardone, Ombre chère & sacrée ,

Si de son bonheur ennyvrée ,

Mon Ame quelquesfois secoïa ses liens ;

Par tes transports vainqueurs des miens ,

Tu vis ma chaîne resserrée ,

Et si sur nos beaux jours tissus par le bonheur ,

Le caprice a versé l'amertume & l'aigreur ,

Du moins après ta mort tu seras adorée.

Vois des Arts la troupe éplorée ,

Te suivre en deuil jusqu'au tombeau ;

Vois l'Hymen & l'Amour éteindre leur flambeau ;

Vois le Cœur même de l'Envie ,

S'ouvrir aux traits de la pitié ;

Vois ton Cercueil baigné des pleurs de l'Amitié ;

Vois ton Epoux errant & detestant la vie ,

Redemander aux Dieux sa fidèle Moitié.

Admise à la céleste Troupe ,

A la table des Dieux, où tu bois dans la coupe

Et de Minerve & d'Apollon ,

Si ton Cœur est sensible à l'éclat d'un grand nom,

Si mes vœux jusqu'à toi peuvent se faire entendre,

Que tu dois t'applaudir d'une amitié si tendre.

Je veux que l'avenir dans mes Vers t'admirant,

Te confonde avec Uranie ,

Et si quelque Censeur impie ,

Rit du Culte immortel que ma Muse te rend ,

Pour confondre la calomnie

J'aurai St. Lambert pour garant.



AVERTISSEMENT DES EDITEURS.

Nous nous ferons toujourn un devoir de rectifier les Erreurs dans lesquelles nous pouvons tomber, & nous sommes même bien redevables aux Persones qui ont la bonté de nous en faire apercevoir. Il s'en est glissé une très essentielle dans nôtre Journal du Mois d'Août, page 79. à la tête du Discours de S. E. M. le Bourguemaitre *Friefs*, adressé à S. E. Monseigneur le Marquis de PAULMY d'ARGENSON, Ambassadeur de S. M. T. C. en Suisse, & prononcé en Langue Allemande à la Diette de légitimation. Nous avons traduit mal à propos les termes de *Gnädiger Herr*, par *Magnifique Seigneur*, au lieu de les rendre par *Monseigneur*, qui est le titre en usage, lors que le Louable Corps Helvétique écrit ou adresse des Discours aux Ambassadeurs de France. C'est ce que nous ignorions absolument, & nous avons l'obligation à Mr. de *Vigier de Steinbruck*, Conseiller & Secrétaire du Roi, & son Interprète en Suisse, de nous avoir éclairé là dessus.

Voi-

Voici l'Extrait de sa Lettre sur ce sujet, qui mettra ce fait dans une pleine évidence, & redressera nôtre erreur d'une manière authentique,

Vous dites, Messieurs, dans votre Nouvelliste Suisse du Mois d'Août pag. 79. , Mr. „ le Bourguemaitre Frieß prononça un „ Discours en Langue Allemande, que „ Mr. de Vigier, Premier Interprète rendit „ en François : En voici le sens : M A G N I F I Q U E S E I G N E U R. Les liaisons d'U N I O N &c. Ce qui me persuade que vous ignorez totalement la Langue Allemande, ou l'usage constant observé sans interruption, depuis FRANÇOIS I. jusques à cette Epoque, jusques vous traduisés par les mots de Magnifique Seigneur, le Titre de Gnädiger Herr, que le L. Corps Helvétique a toujours donné, tant verbalement que par écrit, même dans la présente occasion, aux Ambassadeurs de France. Ce Titre a toujours été d'un consentement réciproque, traduit par le mot de Monseigneur..... Vous pouvez m'en croire sur cet Article, puis que j'ai sur ce fait une expérience de 40. Années par devers moi, & une certitude antérieure de plus de deux Siècles &c.



AVIS LITÉRAIRE.

MRS. *Boyve & Comp.* Libraires à *Neûchâtel*, ont achevé l'Impression du 1er. Tome de la Traduction Françoisé qu'ils avoient annoncée, des Ouvrages de feu M. le Docteur WERENFELS, sur la Religion. Ce premier Volume est un grand 8vo. de 29. Feuilles & demi, sur Papier blanc colé: Il coutera en Feuilles 24. Sols, valeur de Suisse, pris à *Neûchâtel*: Ce qui paroitra fort modique, sur tout si l'on fait attention aux fraix d'une Traduction, dont on a lieu d'espérer que les Conoisseurs seront très satisfaits. En païant le 1er. Tome, on fera l'avance du 2me. qui aura la même étendue, & qui sera du même prix. Ce second Volume, qui est très avancé, pourra être délivré dans le courant de Janvier 1750. On peut voir le Plan de cet Ouvrage, & les Pièces que cette Traduction renfermera, dans le Journal Helvétique du Mois d'Octobre 1748. Ceux qui souhaiteront de l'acquérir pourront s'adresser à *Neûchâtel*, aux Libraires ci-dessus nommés, en affranchissant l'Argent & les Lettres.



E N I G M E.

TIré du sein de la Nature ,
 Je ne nais que pour l'inposture ,
 Et dois le jour à de savantes mains ;
 Sans que des Eaux du Stix j'empêche d'aller boire,
 J'immortalise les Humains ,
 Et de n'avoir , chacun se fait un point de gloire.
 L'aimable Iris par moi triomphe doublement ,
 Quand je m'offre à ses yeux avec un tein de rose,
 Une Gorge à peine éclosé ,
 Un regard séducteur , un port noble & fra-
 pant :
 Pour desespérer maint Amant ,
 A sa fierté , je fais fournir des Armes ;
 Mais après un certain tems ,
 Je fais assez couler ses larmes ,
 Quand dans de critiques instans ,
 Elle cherche en elle les charmes ,
 Que j'étaiois dans son Printems.
 Vains regrets ! Vains efforts ! Je n'ai plus le
 même être ,
 Sans me trouver le moindre changement ,
 On ne peut plus me reconoitre ,
 Parce que je deviens trop jeune en vieillissant.

LOUISE est le mot du Logogriphe de Sept.



T A B L E.

E claircissement sur les Pharisiens , qui v'n- rent au Batême de Jean.	251
Nouveaux Eclaircissement sur la Légion Thébéenne.	276
Lettre à Mr. F. R. sur le Disc. suivant.	289
Discours sur le Sujet proposé par l'Acad. Roiale de Berlin.	292
Vers sur les Saints qui portent le nom de François.	310
Stances à une Delle.	320
Le Baiser téméraire.	322
Vers à Melle. C..	324
Epigramme.	325
Réponse à l'Epigrame sur les Ménagères.	326
Histoire tragique.	327
Lettre à Mr. Remond de Ste. Albine.	333
Epitre à Melle.	334
Extrait d'une Lettre de Paris.	338
Vers sur la mort de Mme. la Marquise du Châtelet.	340
Avertissement des Editeurs.	342
Avis Literaire.	344
Enigme.	345